WAR DEPARTMENT LIBRARY

TRAITÉ DES ÉTUDES,

OU

DE LA MANIERE

D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER

LES BELLES-LETTRES,

PAR RAPPORT A L'ESPRIT ET AU CŒUR.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { PICHARD, libraire, quai Voltaire, n°. 21 ;
J. J. BLAISE, libraire, quai des Augustins, n°. 61, près le Pont-Neuf.

1807.

LIVRE QUATRIÈME.

DE LA RHÉTORIQUE.

QUOIQUE les qualités naturelles soient le principal fondement de l'éloquence, et que quelquefois elles suffisent seules pour y réussir, on ne peut nier cependant que l'art et les préceptes ne puissent être d'un grand secours à l'orateur, soit (1) pour lui servir de guides en lui donnant des règles sûres, qui apprennent à discerner le bon du mauvais, soit pour cultiver et perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

Ces préceptes (2), fondés sur les principes du bon sens et de la droite raison, ne sont autre chose que des observations judicieuses, faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs, qu'on a ensuite rédigées par ordre, et

(1) *Ego in his præceptis hanc vim et hanc utilitatem esse arbitror, non ut ad reperiendum quid dicamus arte ducamur, sed ut ea quæ natura, quæ studio, quæ exercitatione consequimur, aut recta esse confidamus, aut prava intelligamus; cùm quo referenda sint, didicerimus.* Cicer. 2. *de Orat.* n. 232.

(2) *Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus, non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti; sed, quæ sua sponte homines eloquentes facerent, ea quosdam observasse, atque id egisse. Sic esse non eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum.* Cicer. 1. *de Orat.* n. 146.

réunies sous de certains chefs : ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art, mais que l'art étoit né de l'éloquence.

Il est aisé par-là de comprendre que la rhétorique, sans la lecture des bons écrivains, est une science stérile et muette, et qu'ici, comme dans tout le reste, les exemples (1) ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que le rhéteur se contente de montrer comme de loin aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur semble les prendre par la main, et les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique, est de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les règles qu'on leur a données, et à imiter les modèles qu'on leur a mis devant les yeux ; tout le soin des maîtres, par rapport à l'éloquence, se réduit à trois choses : aux préceptes de rhétorique ; à la lecture des auteurs, et à la composition.

Quintilien nous apprend que de son temps la seconde de ces trois parties étoit absolument négligée, et que les rhéteurs donnoient tout leur temps aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui régnoit alors, qu'on appeloit déclamation, et qui sur

(1) *In omnibus ferè minùs valent præcepta quàm experimenta.* Quintil. *lib.* II. *cap.* 5.

une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entroient dans un détail de préceptes très-longs, et dans des questions très-épineuses, et souvent assez inutiles: et c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paroît en plusieurs endroits fort ennuyeuse. Il avoit le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture des auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, et la plus capable de former l'esprit des jeunes gens; mais quelque bonne volonté qu'il eût (1), il ne lui fut pas possible de résister au torrent, et il se vit obligé malgré lui de se conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvé généralement établie, se réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

Je m'arrêterai principalement sur cette partie qui regarde la lecture et l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens, être renfermées dans celle-ci.

(1) *Cetèrùm, sentientibus jam tum optima, duæ res impedimento fuerunt: quòd ei longa consuetudo aliter docendi fecerat legem, etc.* Quintil. *lib.* II. *cap.* 5.

CHAPITRE PREMIER.

DES PRÉCEPTES DE RHÉTORIQUE.

LA bonne manière d'apprendre la rhétorique, seroit de la puiser dans les sources mêmes, je veux dire dans Aristote, Denys d'Halicarnasse, Longin, Cicéron et Quintilien; mais comme la lecture de ces auteurs, surtout des grecs, est beaucoup au-dessus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les professeurs peuvent se réserver le soin de leur expliquer de vive voix les solides principes qui se trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particulière, et se contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron et de Quintilien, où seront traitées les matières qu'ils leur expliqueront; car il seroit, ce me semble, honteux, qu'on sortît de rhétorique sans avoir quelque idée et quelque connoissance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de succès.

Ce qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne consiste pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, et qui en montrent l'usage. On peut connoître le nombre des différentes parties du discours, celui des tropes et des figures, en sa-

voir très-exactement les définitions, et n'en être pas pour cela plus habile dans la composition. Cela est utile et nécessaire même jusqu'à un certain point, mais ne suffit pas; ce n'est-là que comme le corps et l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les observations qui rendent raison et qui montrent l'effet de chaque préceptes, c'est un corps sans ame. Quelques exemples éclairciront ma pensée.

C'est une des règles de l'exorde, que l'orateur, pour se concilier la bienveillance des juges, doit parler modestement de lui-même, ne point trop montrer son éloquence, et rendre même suspecte, s'il se peut, celle de l'avocat qui plaide contre lui. Ce précepte est fort bon et très-nécessaire : mais les réflexions que Quintilien y ajoute, sont d'un bien plus grand prix. « Il est naturel, dit-il (1), qu'on se sente porté d'inclination pour ceux qui sont les plus foibles ; et un juge religieux écoute volontiers un avocat qu'il regarde comme incapable de surprendre sa religion, et dont il ne croit point devoir se méfier. De-là, ajoute-t-il,

(1) *In his quoque commendatio tacita, si nos infirmos et impares ingeniis contra agentium dixerimus.... Est enim naturalis favor pro laborantibus ; et judex religiosus libentissimè patronum audit, quem justitiæ suæ minimè timet. Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio, multum ab hac nostrorum temporum jactatione diversa.* Quintil. *lib.* IV. *cap.* 1.

le soin qu'avoient les anciens de cacher leur éloquence, bien différent de la vanité des orateurs de notre siècle, qui ne songent qu'à la montrer et à l'éclater. »

Il en rapporte ailleurs une autre raison encore plus belle, puisée dans la nature même, et fondée sur la connoissance du cœur de l'homme. « Il ne sied jamais à personne, dit-il (1), de se vanter soi-même : mais un orateur surtout a mauvaise grâce de tirer vanité de son éloquence. Cela rebute ses auditeurs, et souvent même le rend odieux : car il y a naturellement dans le cœur de l'homme je ne sais quoi de grand, de noble, d'élevé, qui fait qu'il ne peut rien souffrir au-dessus de lui. C'est pourquoi nous relevons volontiers ceux que nous trouvons abattus, ou qui s'abaissent eux-mêmes; parce que cela nous donne un air de supériorité, et que cet état d'abaissement ne laissant plus de lieu à la ja-

(1) *Omnis sui vitiosa jactatio est, eloquentiæ tamen in oratore præcipuè; offertque audientibus non fastidium modò, sed plerumque etiam odium. Habet enim mens nostra sublime quiddam, et erectum, et impatiens superioris. Ideoque abjectos, aut summittentes se, libenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur; et quoties discessit æmulatio, succedit humanitas. At, qui se supra modum extollit, premere ac despicere creditur; nec tam se majorem, quàm minores ceteros facere.* Quintil. *lib.* XI. *cap.* 1.

lousie, un sentiment naturel de bonté en prend aussitôt la place. Au contraire, celui qui se fait trop valoir, blesse notre orgueil, en ce que nous croyons qu'il nous rabaisse et nous méprise, et qu'il ne semble pas tant s'élever lui-même, que faire descendre les autres au-dessous de lui. »

On met ordinairement la briéveté entre les qualités que doit avoir la narration, et on la fait consister à ne dire que ce qu'il faut : *quantum opus sit*. Si ce précepte n'est développé, il n'éclaire pas beaucoup l'esprit, et peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien le met dans tout son jour. « Quand j'avertis (1) que la briéveté consiste à ne dire que ce qu'il faut, je ne prétends pas que l'orateur doive se borner à ce qui suffit pour exposer simplement le fait. La narration, pour être courte, ne doit pas manquer de grâces : autrement elle seroit sans art, et ennuieroit. Car le plaisir trompe et amuse, et ce qui plaît paroît moins durer : de même qu'un chemin riant et uni, quoique plus long, fatigue

(1) *Quantum opus est autem, non ita solum accipi volo, quantum ad judicandum sufficit : quia non inornata debet esse brevitas, alioqui sit indocta. Nam et fallit voluptas, et minus longa quæ delectant videntur; ut amœnum ac molle iter, etiamsi est spatii amplioris, minus fatigat quàm durum arduumque compendium.* Quintil. *lib.* IV. *cap.* 2.

moins qu'un chemin plus court qui seroit escarpé ou désagréable. »

On sent bien (1) que de telles réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquence, et servent même à former et à nourrir le style : au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une manière si nue et si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, et qu'à décharner le discours, en ne lui laissant ni force ni agrément.

Il me semble que pour ménager le temps, qui est fort précieux dans les études, il seroit à souhaiter qu'on se servît d'une rhétorique imprimée, qui fût courte, nette, précise ; qui donnât des définitions bien exactes ; qui joignît aux préceptes quelques réflexions et quelques exemples ; et qui indiquât sur chaque matière les beaux endroits de Cicéron, de Quintilien, et même de Longin, dont on a une si bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la classe une partie de ces endroits, et ils pourroient eux-mêmes consulter les autres.

Je sens bien qu'il est difficile, pour ne pas dire

(1) *His omnibus admiscebitur dicendi ratio..... quæ alere facundiam, vires augere eloquentiæ possit. Nam plerumque nudæ illæ artes, nimia subtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid est in oratione generosius, et omnem succum ingenii bibunt, et ossa detegunt.* Quintil. *Proœm.* lib. I.

impossible, de bien faire tout cela dans le cours d'une année : et le meilleur conseil qu'on puisse donner aux parens qui souhaiteront que leurs enfans fassent un solide progrès dans cette classe, qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reste de leur vie, quelque profession qu'ils doivent embrasser, c'est de les y faire rester pendant deux ans. Quel moyen en effet que des écoliers, presque encore enfans, peu avancés pour le jugement, peu formés dans la connoissance et dans l'usage de la langue latine, et pour l'ordinaire peu laborieux, puissent dans un espace si court saisir les préceptes d'un art si important?

Les Romains avoient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand, la jeunesse dont on prenoit quelque soin s'y appliquoit sérieusement, et passoit plusieurs années sous les maîtres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même, comme s'en plaint un ancien, on se relâchoit quelquefois de cette excellente discipline, et des pères ambitieux, uniquement occupés du soin d'avancer leurs enfans, les poussoient précipitamment dans le barreau avec des études mal digérées, comme s'il étoit aussi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au lieu

que s'ils les avoient fait passer par les différens degrés des études ordinaires, s'ils leur avoient laissé le temps de se mûrir l'esprit par une lecture solide des auteurs, de se remplir des principes de la bonne philosophie, de se former un style exact et correct, ils les auroient mis en état de soutenir dignement tout le poids et toute la majesté de l'éloquence.

CHAPITRE II.

DE LA COMPOSITION.

C'EST surtout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque chose d'eux-mêmes, et qu'on les forme avec plus de soin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, et qui est comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réussir, ils doivent avoir fait dans les autres classes, par la lecture des auteurs, un amas et une provision des termes et des manières de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en sorte que, lorsqu'il s'agira d'exprimer quelque pensée et de la revêtir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche trésor, toutes les expressions dont ils auront besoin.

Article premier. *Des matières de composition.*

Les matières de composition sont une espèce de plan que le maître trace aux écoliers, pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire sur le sujet qu'on leur donne à composer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en proposant dans la classe aux écoliers un sujet à traiter sur-le-champ, et les aidant à trouver des pensées, à les arranger, à les exprimer : ou par écrit, en dictant sur quelque sujet une matière de composition qui soit digérée, qui fournisse plusieurs pensées, qui en prescrive l'ordre, et qui ne demande presque que d'être étendue et ornée.

De ces deux manières, la première est la moins pratiquée, mais elle n'est pas la moins utile; et je suis persuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'essai, on reconnoîtra par l'expérience que rien n'est plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention, que de les faire ainsi composer de temps en temps en sa présence, en les interrogeant de vive voix, et leur faisant trouver ce que l'on peut dire sur un sujet. Je donnerai dans la suite quelques modèles de ces sortes de matières de composition.

Il est naturel de commencer par les matières les plus faciles et les plus à la portée des jeunes gens, telles que sont les fables : et pour cela il ne sera pas inutile de leur faire lire pendant les premières semaines celles de Phèdre, qui sont un modèle parfait pour cette sorte de composition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de Lafontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de pensées qu'il n'y en a dans celles de Phèdre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laissée sur le rat de ville et le rat de campagne.

On fera succéder à ces fables de petites narrations, d'abord très-simples, ensuite plus ornées : des lieux communs; des parallèles, soit entre de grands hommes d'un caractère différent, dont on leur aura appris l'histoire; soit entre différentes professions, comme on voit que Cicéron, dans son plaidoyer pour Muréna, compare ensemble l'art militaire et la jurisprudence; soit entre différentes actions, comme le même Cicéron, dans le beau discours qu'il fit pour Marcellus, compare les vertus guerrières de César avec sa clémence. Ces sortes de matières fournissent beaucoup, et donnent lieu de trouver bien des pensées.

Les discours, les harangues, sont ce qu'il y

a de plus difficile dans la rhétorique; et par cette raison, il est juste de les réserver pour la fin.

Les matières de compositions, soit latines, soit françoises, que le maître donnera, doivent être travaillées avec soin, et c'est de là que dépend principalement le succès des écoliers. Il faut, comme le remarque Quintilien (*lib.* III. *cap.* VII), leur applanir dans le commencement toutes les difficultés, et leur donner des matières proportionnées à leurs forces, et qui soient presque toutes digérés. Après qu'ils auront été pendant quelque temps exercés de la sorte, il ne faudra plus que les mettre, pour parler ainsi, sur la voie, et leur tracer légèrement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accoutumer peu à peu à marcher seuls et sans secours. Ensuite, on ne fera pas mal de les abandonner entièrement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une sorte de paresse et d'engourdissement, qui les empêche de faire aucun effort, et de rien trouver d'eux-mêmes. C'est à-peu-près (1) ce que

(1) *Cui rei simile quiddam facientes aves cernimus: quæ teneris infirmisque fœtibus cibos ore suo collatos partiuntur: at cum visi sunt adulti, paululum egredi nidis, et circumvolare sedem illam præcedentes ipsæ*

nous voyons que font les oiseaux. Tant que leurs petits sont tendres et foibles, ils leur apportent à manger. Quand ils sont devenus un peu plus forts, la mère les accoutume à sortir du nid, et leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour. Enfin, quand elle a essayé leurs forces, elle leur fait prendre l'essor et les abandonne à eux-mêmes.

Entre les devoirs du professeur de rhétorique, la manière de corriger les compositions des écoliers est un des plus importans, et n'est pas des moins difficiles. Les réflexions que fait Quintilien (*lib.* II. *cap.* 4.) sur cette matière sont tout-à-fait judicieuses, et peuvent beaucoup servir aux maîtres. Ils y apprendront surtout à éviter un défaut essentiel dans leur profession, et d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'esprit et de trop de délicatesse, qui est de pousser trop loin l'exactitude et la sévérité en corrigeant les compositions des jeunes gens.

Quintilien avoit parlé de deux sortes de narrations : l'une sèche et sans grâce ; l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens. C'est un défaut, dit-il (1), de part et

docent : tum expertas vires libero cœlo suæque ipsorum fiduciæ permittunt. Quintil. *lib.* II. *cap.* 7.

(1) *Vitium utrumque : pejus tamen illud quod ex inopia, quàm quod ex copia venit. Nam in pueris oratio*

d'autre : « Le premier pourtant, qui marque disette et stérilité, est pire que le dernier, qui est causé par trop d'abondance et de richesse. Car il ne faut ni exiger ni attendre un discours parfait d'un enfant : mais j'augurerai bien d'un esprit fécond, d'un esprit qui sait produire de lui-même, et fait de nobles efforts, dût-il quelquefois se laisser emporter. Je ne hais point que dans cet âge il y ait quelque chose à retrancher. Je veux même qu'un maître, comme une bonne nourrice, plein d'indulgence pour ses tendres élèves, leur donne une douce nourriture, et les laisse se remplir de ce qu'il y a de plus agréable et de plus fleuri, comme d'un lait délicieux....

» Permettons-leur de s'égayer un peu, de prendre quelques hardiesses, d'inventer et de se plaire dans ce qu'ils inventent, quoique leurs productions ne soient encore ni châtiées, ni justes. On remédie facilement au trop d'abon-

perfecta nec exigi, nec sperari potest : melior autem est indoles læta generosique conatus, et vel plura justo concipiens interim spiritus..... Nec unquam me in his discentis annis offendat, si quid superfuerit. Quin ipsis doctoribus hoc esse curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum molliùs alant, et satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ lacte patiantur..... Audeat hæc ætas plura, et inveniat, et inventis gaudeat, sint licet illa interim non satis sicca et severa. Facile remedium est ubertatis : sterilia nullo labore vincuntur.... Quintil. *lib.* II. *cap.* 4.

dance, mais la stérilité est un mal sans remède. »

« Ceux qui ont lu Cicéron, ajoute Quintilien (1), savent bien que je ne fais ici que suivre son sentiment. Voici comme il s'en explique au second livre de l'*Orateur : Je veux*, dit-il, *qu'un jeune homme donne carrière à son esprit, et qu'il montre de la fécondité.* La sécheresse dans les maîtres n'est donc pas moins à craindre, surtout pour les enfans, que ne le sont des terres arides et brûlées pour de jeunes plantes. Un jeune homme entre leurs mains rampe toujours, et n'ose rien hasarder au-dessus de la portée la plus commune. Ce qui n'est que maigreur, leur paroît santé ; et ce qu'ils appellent jugement, est pure foiblesse. Ils se persuadent qu'il suffit d'être exempt de défauts : mais par-là même ils tombent dans un grand défaut, qui est de manquer de perfections.

» Je dois avertir aussi que rien n'abat si fort

(1) *Quod me de his ætatibus sentire nemo mirabitur, qui apud Ciceronem legerit :* Volo enim se efferat in adolescente fœcunditas. *Quapropter inprimis evitandus, et in pueris præcipuè, magister aridus, non minùs quam teneris adhuc plantis siccum et sine humore ullo solum. Inde fiunt humiles statim, et velut terram spectantes, qui nihil supra quotidianum sermonem attollere audeant. Macies illis pro sanitate, et judicii loco infirmitas est : et dum satis putant vitio carere, in idipsum incidunt vitium, quòd virtutibus carent.* Quintil. *ibid.*

l'esprit des enfans (1), que d'avoir un maître trop sévère et trop difficile à contenter : car ils se chagrinent, ils se désespèrent du succès, et ils prennent enfin l'étude en aversion : ou, ce qui leur nuit autant, la frayeur qu'ils ont de dire mal les glace à tel point, qu'ils ne tentent pas même de bien dire.

» Qu'un maître, surtout par rapport à cet âge (2), s'applique donc particulièrement à se rendre agréable, afin d'adoucir par des manières insinuantes ce qu'il y a de dur dans la correction. Louer un endroit, trouver un autre supportable, changer celui-ci, et dire pourquoi il le change ; raccommoder celui-là en y mettant un peu du sien : voilà comme il doit s'y prendre.

» La différence de l'âge (3) en doit mettre aussi dans la manière de corriger les compositions, et on doit demander plus ou moins,

(1) *Ne illud quidem quod admoneamus indignum est, ingenia puerorum nimiâ interim emendationis severitate deficere. Nam et desperant, et dolent, et novissimè oderunt : et, quod maximè nocet, dum omnia timent, nihil conantur.* Quintil. *ibid.*

(2) *Jucundus ergo tum maximè debet esse præceptor : ut, quæ alioqui naturâ sunt aspera, molli manu leniantur : laudare aliqua, ferre quædam, mutare etiam, reddita cur id fiat ratione ; illuminare interponendo aliquid sui.* Quintil. *ibid.*

(3) *Aliter autem alia ætas emendanda est, et pro modo virium exigendum et corrigendum opus. Solebam*

selon que les écoliers sont plus ou moins avancés. Pour moi, quand je voyois des enfans qui égayoient un peu trop leur style, et dont les pensées étoient plus hardies que solides : Quant à présent, leur disois-je, cela est bien; mais il viendra un temps que je ne vous passerai pas la même chose. Par-là ils se trouvoient flattés du côté de l'esprit, et n'étoient point trompés du côté du jugement. »

Je n'ai rien à ajouter à de si excellentes réflexions, sinon ce que Quintilien lui-même y ajoute dans un autre endroit, où il traite des devoirs et des qualités d'un bon maître. « Qu'il ne refuse point aux jeunes gens, dit-il (1), la louange qu'ils méritent; mais aussi qu'il ne la prodigue pas : car l'un jette dans le découragement, et l'autre donne une sécurité dangereuse. Quand il trouvera quelque chose à corriger, qu'il ne soit ni amer, ni offensant. Rien ne leur donne tant d'aversion pour l'étude, que de se

ego dicere pueris aliquid ausis licentius aut lætius, laudare illud me adhuc : venturum tempus quo idem non permitterem. Ita et ingenio gaudebant, et judicio non fallebantur. Quintil. *ibid.*

(1) *In laudandis discipulorum dictionibus nec malignus, nec effusus : quia res altera tædium laboris, altera securitatem parit. In emendando quæ corrigenda erunt, non acerbus, minimèque contumeliosus. Nam id quidem multos à proposito studendi fugat, quod quidam sic objurgant, quasi oderint.* Quintil. *lib.* II. *cap.* 1.

voir continuellement repris avec un air chagrin, qui semble venir d'un esprit de haine. »

On voit par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai rapporté qu'une partie, que le devoir du maître en corrigeant les compositions de ses écoliers, est de ne se pas contenter de blâmer les expressions et les pensées qui lui paroîtront mauvaises, mais d'en rendre en même-temps la raison, et d'y en substituer d'autres; de leur fournir sur-le-champ quelques phrases, quelques périodes, qui relèvent et embellissent leurs compositions; de les leur faire retoucher une seconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de temps en temps des matières corrigées au moins en partie, qui leur servent de modèles; et surtout de ne les point rebuter par un air trop sévère, mais de les animer et de les encourager par l'espérance du succès, par des louanges dispensées à propos et avec mesure, et par tous les moyens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation et l'amour du travail.

Cette émulation est un des grands avantages des colléges; et Quintilien ne manque pas de le faire valoir comme une des plus fortes raisons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

« Un enfant, dit-il, ne peut apprendre, chez

lui que ce qu'on lui enseigne (1), mais dans les écoles il apprend encore ce qu'on enseigne aux autres. Il verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre, blâmer la paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là. Tout lui servira : l'amour de la gloire lui donnera de l'émulation : il aura honte de céder à ses égaux : il voudra même surpasser les plus avancés. Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits ; et quoique l'ambition soit un vice, on en peut tirer du bien, et la rendre utile. »

Il parle ensuite de la coutume de distribuer les places dans la classe une fois chaque mois, et il ne manque pas de jeter à son ordinaire de l'agrément et de l'esprit dans des choses qui paroissent si petites et si communes.

« On établissoit, dit-il (2), régulièrement des

(1) *Adde quod domi ea sola discere potest, quæ ipsi præcipientur : in schola, etiam quæ aliis. Audiet multa quotidie probari, multa corrigi : proderit alicujus objurgata desidia, proderit laudata industria : excitabitur laude æmulatio : turpe ducet cedere pari, pulcrum superasse majores. Accendunt omnia hæc animos : et licet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est.* Quintil. *lib.* I. *cap.* 3.

(2) *Hujus rei judicia præbebantur. Ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò classem multo pulcherrimum. Nec de hoc semel decretum erat : tricesimus dies reddebat victo certaminis potestatem. Ita nec superior*

examens pour juger du progrès des écoliers; et quels efforts ne faisions nous point pour remporter la palme? Mais d'être le premier de la classe et à la tête des autres, c'étoit surtout ce qui faisoit l'objet de notre ambition. Au reste ce n'étoit point une affaire décidée sans retour et pour toujours. A la fin du mois, celui qui avoit été vaincu pouvoit prendre sa revanche, et renouveler la dispute, qui n'en devenoit que plus échauffée. Car l'un dans l'attente d'un nouveau combat n'oublioit rien pour conserver son avantage, et l'autre trouvoit dans sa honte et dans sa douleur des forces pour se relever de sa défaite. Je puis assurer que cela nous donnoit plus de courage et d'envie d'apprendre, que ni les exhortations de nos maîtres, ni la vigilance de nos surveillans, ni les vœux empressés de nos parens.

Me seroit-il permis de mêler mes réflexions et mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien? A la coutume de donner régulièrement les places chaque mois, dont il parle ici, et qui ne doit jamais être négligée, même

successu curam remittebat; et dolor victum ad depellendam ignominiam concitabat. Id nobis acriores ad studia dicendi faces subdidisse, quàm exhortationes docentium, pædagogorum custodiam, vota parentum, quantum animi mei conjectura colligere possum, contenderim. Quintil. *ibid.*

dans les classes les plus avancées, j'en avois ajouté une qui m'étoit d'un grand secours : c'étoit de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il falloit avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparois des plus forts, et leur proposois aussi des récompenses. Par-là je tenois toujours la classe en haleine : toutes les compositions étoient travaillées comme celles où il s'agissoit des places ; et les écoliers étoient comme des soldats qui attendent à chaque instant le signal du combat, et qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE II. *Essai de la manière dont on peut former les jeunes gens à la composition, soit de vive voix, soit par écrit.*

LE moyen le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matières traitées par de bons auteurs, soit latins, soit françois. Comme le maître aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choisi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les pensées, les tours et les expressions, il lui sera facile, en aidant les écoliers par

quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes sur-le-champ une partie de ce qu'il faudra dire, et la manière même à-peu-près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art et toutes les beautés. Quand on les aura ainsi exercés de vive voix pendant quelque temps, on leur donnera par écrit des matières de composition, tirées aussi, s'il se peut, des bons auteurs; pour les travailler chez eux avec plus de loisir.

J'en proposerai quelques modèles dans l'un et dans l'autre genre. Je n'apporterai ici qu'un seul endroit tiré des auteurs latins, parce qu'on en trouvera plusieurs autres dans la suite. Le récit de l'aventure arrivée à Canius, cité au nombre VI. de l'article premier, où l'on traite du *genre simple;* et le *combat des Horaces et des Curiaces*, qui sera rapporté Art. II. du §. I. où il s'agit des pensées, pourront servir de modèles pour les narrations.

1. *Eloge de la clémence de César.*

Marcellus en toute occasion s'étoit déclaré contre César d'une manière tout-à-fait injurieuse, et sans garder aucun ménagement. Néanmoins, quand ce dernier fut revenu vainqueur

à Rome, il voulut bien, à la prière du sénat, pardonner à Marcellus, et lui rendre ses bonnes grâces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il est assez naturel de la comparer avec les victoires de César, et de lui donner la préférence. Ce sera donc là comme la PROPOSITION, à laquelle tout ce lieu commun se rapportera : *La clémence que César vient de faire paroître en pardonnant à Marcellus, l'emporte de beaucoup sur toutes ses victoires.*

Mais cette proposition doit être traitée avec beaucoup d'art et de délicatesse. On demande aux écoliers s'il n'est point à craindre que cette comparaison, qui tend, ce semble, à diminuer l'éclat des victoires, ne blesse un conquérant, fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moyen de prévenir ce mauvais effet, est de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerrières de César : et c'est ce que Cicéron fait d'une manière merveilleuse. Cette règle de rhétorique sera expliquée dans la suite sous le titre de *Précautions oratoires*.

(1) *Nullius tantum est flumen ingenii, nulla dicendi aut scribendi tanta vis tan-*

Jamais l'éloquence avec toutes ses richesses et toute sa pompe, jamais les plus

(1) Cicer. *pro Marcel.* n. 4. 10.

taque copia, quæ, non dicam exornare, sed enarrare, C. Cæsar, res tuas gestas possit: tamen hoc affirmo, et hoc pace dicam tua, nullam in his esse laudem ampliorem, quàm eam, quam hodierno die consecutus es.

beaux génies ne pourront, César, soutenir la grandeur de vos exploits, loin d'y pouvoir ajouter un nouveau lustre par la manière de les raconter. J'ose cependant assurer, et vous me permettrez de le dire ici en votre présence, que parmi tant d'actions si éclatantes, il n'en est point qui vous soit plus glorieuse que celle dont nous venons d'être les témoins.

Soleo sæpe ante oculos ponere, idque libenter crebris usurpare sermonibus, omnes nostrorum imperatorum, omnes exterarum gentium potentissimorumque populorum, omnes clarissimorum regum res gestas, cum tuis nec contentionum magnitudine, nec numero prœliorum, nec varietate regionum, nec celeritate conficiendi, nec dissimilitudine bellorum posse conferri: nec verò disjunctissimas terras citiùs cujusquam passibus potuisse peragrari, quàm tuis, non dicam cursibus, sed victoriis

Je pense souvent en moi-même, et je me fais un vrai plaisir de le publier, que les hauts faits de nos plus célèbres guerriers, ceux des plus illustres potentats, ceux des plus belliqueuses nations de l'univers, ne peuvent entrer en comparaison avec les vôtres, soit qu'on examine la grandeur des guerres, ou la multitude des batailles, ou la variété des pays, ou la rapidité du succès, ou la diversité des entreprises. Vous avez soumis par vos victoires un grand nombre de régions séparées les unes des autres par de vastes es-

illustratæ sunt : (aliàs, *lustratæ sunt*).

paces, et vous les avez parcourues en conquérant avec autant de vitesse qu'auroit pu faire un voyageur.

Quæ quidem ego nisi ita magna esse fatear, ut ea vix cujusquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim : sed tamen sunt alia majora.

Il faudroit s'aveugler volontairement pour ne pas convenir que de tels exploits ont une grandeur qui passe presque tout ce que nos idées nous en peuvent représenter. Il y a néanmoins encore quelque chose de plus grand et de plus admirable.

Après qu'on a pris cette précaution, on vient à comparer les actions guerrières de César avec la clémence qu'il a fait paroître en rétablissant Marcellus; et on préfère celle-ci aux autres par trois raisons, qui peuvent aisément venir dans l'esprit des jeunes gens, du moins les deux premières.

1re. RAISON. Un général n'a pas seul toute la gloire d'une victoire; au lieu que celle de la clémence que César vient de montrer, lui est propre et personnelle. Voilà la proposition simple. L'éloquence consiste à l'étendre, à la développer et à la mettre dans tout son jour. Par des interrogations faites à propos, on conduit les jeunes gens à trouver eux-mêmes plusieurs choses qui partagent avec le général la

gloire des combats ; et ils ajoutent qu'il n'en est pas ainsi de celle que César s'est acquise en pardonnant à Marcellus.

Nam bellicas laudes solent quidam extenuare verbis, easque detrahere ducibus, communicare cum militibus, ne propriæ sint imperatorum.

Car pour ce qui est des actions guerrières, il se trouve des gens qui prétendent en diminuer l'éclat, en soutenant que le soldat en partage la gloire avec le chef, qui dès-là ne peut se l'approprier.

Et certè in armis militium virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multum juvant. Maximam verò partem quasi suo jure fortuna sibi vindicat, et quidquid est prosperè gestum, id penè omne ducit suum.

En effet, la valeur des troupes, l'avantage des lieux, les secours des alliés, les armées navales, la facilité des convois, tout cela sans doute contribue à la victoire. La fortune surtout se croit en droit de s'en attribuer la plus grande partie, et se regarde presque comme la seule et unique cause des heureux succès.

At verò hujus gloriæ, C. Cæsar, quam es paulo antè adeptus, socium habes neminem. Totum hoc, quantumcumque est, quod certè maximum est, totum est, inquam, tuum. Nihil sibi ex ista laude centurio, nihil

Mais ici vous n'avez point de compagnon ni de concurrent qui puisse vous disputer la gloire que votre clémence vient de vous acquérir. Quelque brillante qu'elle soit, et elle l'est infiniment, vous la possédez seul toute

præfectus, nihil cohors, nihil turma decerpit. Quin etiam illa ipsa rerum humanarum domina fortuna, in istius se societatem gloriæ non offert. Tibi cedit : tuam esse totam et propriam fatetur. Nunquam enim temeritas cum sapientia commiscetur, nec ad consilium casus admittitur.

entière. Ni le soldat, ni l'officier, ni les troupes de pied, ni celles de cavalerie, n'y peuvent prétendre. La fortune, cette fière maîtresse des événemens humains, ne peut rien vous dérober de cet honneur : elle vous le cède entièrement, et avoue qu'il vous appartient en tout et en propre ; puisque la témérité et le hasard ne se trouvèrent jamais où président la sagesse et la prudence.

2e. RAISON. Il est moins difficile de vaincre des ennemis, que de surmonter ses passions.

Domuisti gentes immanitate barbaras, multitudine innumerabiles, locis infinitas, omni copiarum genere abundantes : sed tamen ea vicisti quæ et naturam et conditionem ut vinci possent habebant. Nulla est enim tanta vis, tanta copia, quæ non ferro ac viribus debilitari frangique possit.

Vous avez soumis des peuples innombrables, répandus en beaucoup de pays différens, formidables par leur férocité, pourvus abondamment de tout ce qui est nécessaire pour se défendre. Mais après tout, vous n'avez vaincu pour lors que ce qui étoit de nature et de condition à être vaincu : car il n'est rien de si puissant ni de si redoutable, dont le fer et la force ne puissent enfin venir à bout.

Verùm animum vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare, adversarium nobilitatem, ingenio, virtute præstantem, non modò extollere jacentem, sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem : hæc qui faciat, non ego eum cum summis viris comparo, sed simillimum deo judico.

Mais se dompter soi-même, étouffer son ressentiment, mettre un frein à la victoire ; relever un ennemi abattu, un ennemi considérable par sa naissance, par son esprit, par son courage, et non-seulement le relever, mais le faire monter à un plus haut point de fortune qu'il n'étoit avant sa chute : en user ainsi, c'est se rendre, je ne dis pas comparable aux plus grands hommes, mais presque semblable aux dieux.

3e. Raison. Il y a dans les combats quelque chose de tumultueux, qui, même dans le récit qu'on en entend faire, cause je ne sais quel trouble ; au lieu que les actions de bonté et de clémence flattent agréablement l'esprit et gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

Itaque, C. Cæsar, bellicæ tuæ laudes, celebrabuntur illæ quidem non solùm nostris, sed penè omnium gentium literis atque linguis ; neque ulla unquam ætas de tuis laudibus conticescet : sed tamen ejusmodi

Vos conquêtes, César, se liront, à la vérité, dans nos annales, et dans celles de presque tous les peuples, et la postérité la plus reculée ne se taira jamais sur vos louanges. Mais lorsqu'on lit ou qu'on entend le récit des

res, etiam dum audiuntur aut dum leguntur, obstrepi clamore militum videntur et tubarum sono.

guerres et des batailles, il arrive, je ne sais comment, que l'admiration qu'elles excitent est en quelque sorte troublée par le cri tumultueux des soldats, et par le son éclatant des trompettes.

At verò cùm aliquid clementer, mansuetè, justè, moderatè, sapienter factum, in iracundia præsertim quæ est inimica consilio, et in victoria quæ naturâ insolens et superba est, aut audimus aut legimus: quo studio incendimur, non modò in gestis rebus, sed etiam in fictis, ut eos sæpe, quos nunquam vidimus diligamus?

Au contraire, le récit d'une action où paroissent la clémence, la douceur, la justice, la modération, la sagesse, principalement si elle est faite malgré la colère, toujours ennemie des réflexions, et dans la victoire naturellement superbe et insolente, le récit, dis-je, de cette action, même dans des histoires qui sont feintes, produit en nous une si douce et si vive impression d'estime et d'amour pour ceux qui en sont les auteurs, que nous ne pouvons nous empêcher de les chérir, quand bien même nous ne les aurions jamais connus.

Te verò, quem præsentem intuemur, cujus mentem sensusque et os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ fecerit,

Vous donc, que nous avons le bonheur de voir de nos yeux, dont nous connoissons les dispositions et les sentimens les plus intimes; vous

id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus? quibus studiis prosequemur? qua benevolentiacomplectemur? Parietes medius fidius, C. Cæsar, ut mihi videtur, hujus curiæ tibi gratias agere gestiunt, quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum et suis sedibus.

dont tous les desseins ne tendent qu'à conserver à la république tout ce que la fureur de la guerre a épargné, par quelles louanges, par quelles démonstrations de zèle et de respect pourrons-nous vous témoigner notre reconnoissance? Oui, César, tout est sensible ici à une telle générosité, même ces murailles qui voudroient, ce semble, marquer leur allégresse de ce que vous allez leur rendre leur ancien éclat, et rétablir le sénat dans son ancienne autorité.

Matière de composition françoise donnée par écrit.

Il s'agit de faire voir combien Turenne faisoit paroître de piété et de religion au milieu même des combats et des victoires.

L'orateur commencera par un lieu commun, où il montrera combien il est difficile à un général qui se trouve à la tête d'une armée nombreuse, de ne pas s'élever par l'orgueil, et de ne se pas croire infiniment au-dessus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, etc., contribuent à lui faire oublier ce qu'il est et ce qu'est dieu. C'est pour

lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons, ont l'audace et l'impiété de se regarder comme des divinités : mais aussi la religion et l'humilité ne paroissent jamais avec plus d'éclat que lorsque dans ces occasions elles rendent l'homme soumis à dieu.

C'est dans ces occasions que Turenne faisoit paroître plus de piété. On l'a vu souvent s'écarter dans les bois, et malgré la pluie et la boue, se prosterner par terre pour adorer dieu. Il faisoit dire la messe tous les jours dans son camp, et y assistoit avec une singulière dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le temps où le succès paroissoit infaillible, et où de toutes parts on lui annonçoit une victoire assurée, il réprimoit la joie des officiers, en leur disant : « Si dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être battus. »

En faisant relire cette matière, on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut étendre, et on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des pensées.

Matière précédente traitée par Mascaron, dans l'oraison funèbre de Turenne.

« Ne pensez pas, messieurs, que notre héros

perdit à la tête des armées et au milieu des victoires, ces sentimens de religion. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'ame pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son dieu, c'est dans ces postes éclatans, où un homme par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras et par le nombre de ses soldats, devient comme le dieu des autres hommes; et rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors même de la guerre, le son des instrumens, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'ame par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connoît ni dieu, ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel. C'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs; et que les insolens Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : *C'est moi qui me suis fait moi-même.* Mais aussi la religion et l'humilité paroissent-elles jamais plus majestueuses, que lorsque dans ce point de gloire et de gran-

deur elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son dieu ?

» Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avoit un dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes, où presque tous les autres l'oublient. C'étoit alors qu'il redoubloit ses prières. On l'a vu même s'écarter dans les bois, où la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adoroit en cette humble posture ce dieu, devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer la victoire, faisoient porter l'arche d'alliance dans leur camp; et Turenne croyoit que le sien seroit sans force et sans défense, s'il n'étoit tous les jours fortifié par l'oblation de la divine victime qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistoit avec une dévotion et une modestie capables d'inspirer du respect à ces ames dures, à qui la vue des terribles mystères n'en inspiroit pas.

» Dans le progrès même de la victoire, et dans ces momens d'amour-propre, où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion étoit en garde, pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le dieu jaloux par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissoit des cris de victoire autour de lui : en vain

les officiers se flattoient, et le flattoient lui-même de l'assurance d'un heureux succès : il arrêtoit tous ces emportemens de joie, où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa piété : *Si dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être battus.* »

Même matière tirée de Fléchier.

L'ORATEUR commencera par dire que Turenne a montré par son exemple que la piété attire les bons succès, et qu'un guerrier est invincible quand il a beaucoup de foi. Il rapportoit à dieu seul la gloire de ses armes, et ne mettoit sa confiance qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme avec peu de troupes avoit attaqué toutes les forces de l'Allemagne. Le combat fut rude et douteux. Enfin l'ennemi commençoit à plier. Les François crient que la victoire est assurée. Turenne alors leur dit : *Arrêtés, notre sort n'est pas en nos mains, et nous serons nous-mêmes vaincus, si le seigneur ne nous favorise ;* et levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de dieu seul.

L'orateur ajoutera ici un petit lieu commun, pour montrer combien il est difficile d'être victorieux, et d'être humble tout ensemble. Deux pensées, dont chacune sera tournée en différentes

manières, et montrée sous différentes faces, formeront ce lieu commun. Il est ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, et s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à dieu de publiques actions de grâces, il est à craindre qu'il ne retienne en secret pour lui-même une partie de la gloire qui n'est dûe qu'à dieu.

Turenne n'agissoit pas ainsi. S'il marche, s'il défend des places, s'il se retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de dieu, et lui rapporte tout. Il faudra à chacune des parties mettre une pensée particulière.

« Turenne a fait voir que le courage devient ferme, quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès malgré les périls et les obstacles; et qu'un guerrier est invincible, quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au dieu des batailles qui les conduit.

» Comme il tient de dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il toute entière, et ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions (combat d'Eintzen) où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! Il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis,

les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est long-temps douteuse. Enfin le courage arrête la multitude, l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie : *victoire*. Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat; et d'un ton sévère : *Arrêtés*, dit-il, *notre sort n'est pas en nos mains; et nous serons nous-mêmes vaincus, si le seigneur ne nous favorise*. A ces mots, il lève les yeux au ciel, d'où lui vient son secours; et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

» Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux, et d'être humble tout ensemble! Les prospérités militaires laissent dans l'ame je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe toute entière. On s'attribue une supériorité de force : on se couronne de ses propres mains : on se dresse un triomphe secret à soi-même : on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang. Et lors même qu'on rend à dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'é-

touffe une partie de la reconnoissance, qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels !

» C'est en ces occasions que Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'est dieu qui le conduit et le guide. S'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si dieu ne les garde. S'il se retranche, il lui semble que c'est dieu qui lui fait un rempart, pour le mettre à couvert de toute insulte. S'il combat, il sait d'où il tire toute sa force; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. »

J'ajouterai ici quelques endroits tirés des meilleurs auteurs, et qui me paroissent fort propres à former le goût des jeunes gens, soit pour la lecture, soit pour la composition. Ce qui fait ordinairement la plus grande beauté des discours composés dans le genre démonstratif, sont les descriptions, les parallèles, les lieux communs. Pour en connoître tout l'art et toute la délicatesse, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, et les exprimer d'une manière commune et ordinaire : c'est ce que j'appelle réduire les choses à une proposition simple. J'essayerai d'en donner quelques modèles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

1. *Vie privée de Lamoignon à la campagne, pendant les vacations.*

PROPOSITION SIMPLE. Je souhaiterois pouvoir vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après les travaux du palais, il alloit passer les vacations à Bâville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture, tantôt méditant les discours qu'il devoit prononcer à la rentrée du palais, tantôt accommodant dans quelque allée de son jardin les différends des paysans.

« Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit (1), lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit de la ville et du tumulte des affaires, il alloit se décharger du poids de sa dignité, et jouir d'un noble repos dans sa retraite de Bâville ! Vous le verriez, tantôt s'adonnant aux plaisirs innocens de l'agriculture, élevant son esprit aux choses invisibles de dieu par les merveilles visibles de la nature; tantôt méditant ces éloquens et graves discours, qui enseignoient et inspiroient tous les ans la justice, et dans lesquels formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivoit lui-même sans y penser; tantôt accommodant les différends que la discorde, la jalousie ou le mauvais conseil, font

(1) *Oraison funèbre de Lamoignon*, par Fléchier.

naître parmi les habitans de la campagne : plus content en lui-même, et peut-être plus grand aux yeux de dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée, et sur un tribunal de gazon, il avoit assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidoit des fortunes les plus éclatantes sur le premier trône de la justice. »

2. *Modestie de Turenne : sa vie privée.*

PROPOSITION SIMPLE. Personne n'a parlé de lui-même plus modestement que Turenne. Il racontoit ses victoires les plus éclatantes, comme s'il n'y avoit point eu de part. Au retour de ses campagnes les plus glorieuses, il fuyoit les applaudissemens, et craignoit de paroître devant le roi de peur d'en être loué. C'est alors que dans une condition privée, il s'exerçoit aux vertus civiles. Il se cache, il marche sans suite et sans équipage : mais tout le monde le remarque et l'admire.

« Qui fit jamais (1) de si grandes choses ? qui les dit avec plus de retenue ? Remportoit-il quelque avantage : à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille : il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui

(1) *Oraison funèbre de Turenne*, par Fléchier.

l'avoient rendu si célèbre : on eût dit qu'il n'avoit été que le spectateur, et on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel : il fuyoit les acclamations populaires ; il rougissoit de ses victoires ; il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osoit presque aborder le roi, parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont sa majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

» C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidelle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache : mais sa réputation le découvre. Il marche sans suite et sans équipage : mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent. Tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête

[illegible]licité; et moins il est superbe, plus il devient vénérable. »

3. *Réception honorable de Turenne, par le roi, au retour de ses campagnes. Sa modestie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autrefois sous les empereurs, les plus grands capitaines, au retour de leurs campagnes, étoient obligés d'éviter la rencontre de leurs amis, et de rentrer de nuit dans la ville, de peur de blesser la jalousie du prince, qui les recevoit très-froidement, après quoi ils demeuroient confondus dans la foule. Turenne a eu le bonheur de vivre sous un roi qui le combloit de louanges, et l'auroit comblé de bienfaits, s'il l'avoit voulu souffrir. Il revenoit de ses campagnes, comme un simple particulier qui retourneroit d'une promenade : les regards, les louanges, les applaudissemens de tout le peuple, ne faisoient aucune impression sur lui.

« Permettez-moi (1) de rappeler dans votre mémoire ces siècles funestes de l'empire romain, où il n'étoit pas permis aux particuliers d'être vertueux et illustres, parce que les vices des princes ne laissoient ni vertu ni gloire impunies. Après avoir conquis des provinces et des

(1) *Oraison funèbre de Turenne*, par Mascaron.

royaumes, bien loin d'aspirer à l'honneur du triomphe, il falloit à son retour éviter la rencontre de ses amis et prendre la nuit de peur de trop arrêter les yeux du public. Une embrassade froide, sans entretien et sans discours, étoit tout l'accueil que le prince faisoit à un homme qui venoit de sauver l'empire. Du cabinet de l'empereur, où il ne faisoit que passer, il étoit rejeté et confondu dans la foule des autres esclaves: *Exceptusque brevi osculo, nullo sermone, turbæ servientium immixtus est* (Tac.).

» Turenne a eu le bonheur de vivre et de servir sous un monarque dont la vertu ne laisse rien à craindre à celle de ses sujets. Il n'y a point de grandeur ni de gloire qui puisse faire ombre à celle du soleil qui nous éclaire; et l'importance des services n'est jamais à charge à un prince convaincu par sa propre magnanimité qu'il les mérite. Aussi, les distinctions d'estime et de confiance de la part du roi, valoient à Turenne la gloire d'un triomphe. Les récompenses fussent allées aussi loin que ces distinctions, si le roi eût trouvé en lui un sujet docile à recevoir des grâces. Mais ce qui étoit l'effet d'un sage politique, dans les temps malheureux où la vertu n'avoit rien tant à craindre que son éclat, étoit en lui l'effet d'une modestie naturelle et sans art.

» Il revenoit de ses campagnes triomphantes

avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vide de sa propre gloire, que le public n'en étoit occupé. En vain les peuples s'empressoient pour le voir; en vain dans les assemblées, ceux qui avoient l'honneur de le connoître, le montroient des yeux, du geste et de la voix à ceux qui ne le connoissoient pas. En vain sa seule présence, sans train et sans suite, faisoit sur les ames cette impression presque divine, qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque. Toutes ces choses, si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au-dehors par une vanité moins réglée, n'altéroient en aucune manière la situation tranquille de son ame; et il ne tenoit pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes. »

4. *Fuite de la reine d'Angleterre sur la mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La reine fut obligée à se retirer de son royaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles qui la poursuivoient de fort près. Ce voyage étoit bien différent de celui qu'elle avoit fait, lorsqu'elle alloit prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne. Pour lors tout lui étoit favorable : ici tout lui est contraire.

« La reine (1) fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivoient de si près, qu'elle entendoit presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyoit pour ainsi dire les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers ! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables qui avoient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant pour elle que dieu et son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. »

Parallèles.

J'appelle ainsi les endroits où l'orateur rapproche et compare ensemble des objets contraires ou différens. Ces sortes de peintures plaisent extrêmement à l'esprit par la variété des images qu'elles lui présentent, et donnent beaucoup d'agrément au discours. On en a déjà remarqué dans les descriptions précédentes : j'en rapporterai encore quelques exemples.

(1) *Oraison funèbre de la reine d'Anglet.*, par Bossuet.

1. *Parallèle de Turenne et du cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que Turenne prenoit des places et vainquoit les ennemis, le cardinal de Bouillon convertissoit les hérétiques et rétablissoit les temples.

« QUELLE étoit sa joie (1), lorsqu'après avoir forcé des villes, il voyoit son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier des églises? Sous les ordres d'un roi aussi pieux que puissant, l'un faisoit prospérer les armes, l'autre étendoit la religion: l'un abattoit des remparts, l'autre redressoit des autels: l'un ravageoit les terres des Philistins, l'autre portoit l'arche autour des pavillons d'Israël. Puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux services que l'oncle rendoit à l'état, et l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'église. »

2. *Parallèle des maux violens, et des maladies de langueur.*

« IL est vrai (2) qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, et qui épuisent en un mo-

(1) *Oraison funèbre de Turenne*, par Fléchier.

(2) *Oraison funèbre de Montausier*, par Fléchier.

ment toute la constance d'un malade..... Mais si la miséricorde de dieu a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en a augmenté la durée; et il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve, que si elle avoit été plus courte et plus rigoureuse.

» En effet, dans les maux violens la nature se recueille toute entière, le cœur se munit de toute sa constance. On sent beaucoup moins, à force de trop sentir; et si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas long-temps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes, que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter et les maux, et les remèdes, aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée : les forces diminuent à tous momens, et la patience s'affoiblit aussi bien que celui qui souffre. »

3. *Parallèle. La reine servant les pauvres à l'hôpital, et prenant part à la gloire et aux triomphes du roi.*

« Compagnes fidelles (1) de sa piété qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez quand elle marchoit dans cette pompe chrétienne; plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur,

(1) *Oraison funèbre de la reine*, par Fléchier.

et plus glorieuse lorsqu'entre deux rangs de pauvres, de malades, ou de mourans, elle participoit à l'humanité et à la patience de Jésus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant et pompeux, elle prenoit part à la gloire et aux triomphes de son époux.

4. *Parallèle d'un juge méchant et d'un juge ignorant.*

Il auroit cru (1) manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentoit ses intentions droites, il ne les rendoit éclairées. Aussi disoit-il ordinairement, qu'il y avoit peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les règles de son devoir, et l'image de son injustice : l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait. L'un pêche avec connoissance ; et il est plus inexcusable : mais l'autre pêche sans remords ; il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur, ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux, ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure : et pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé. »

(1) *Oraison funèbre de Lamoignon*, par Fléchier.

LIEUX COMMUNS.

COMME j'en ai déjà cité plusieurs, je n'en rapporterai ici qu'un seul, où l'on fait voir combien l'emploi de lieutenant de police dans Paris est important et difficile.

« Les citoyens d'une ville bien policée (dit Fontenelle), jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent; à-peu-près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes sans en avoir aucune connoissance: et même, plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible; et par conséquent il est toujours d'autant plus ignorée, qu'il est plus parfait. Mais qui voudroit le connoître et l'approfondir, en seroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même-temps animer leur commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger la société, ou

ne les tolérer qu'autant qu'ils peuvent lui être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas si bien ; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, et ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatans ; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, et ne punir que rarement et utilement ; pénétrer par des conduits souterrains dans l'intérieur des familles, et leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage ; être présent partout sans être vu ; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse, et être l'ame toujours agissante et presque inconnue de ce grand corps : voilà quelles sont en général les fonctions du magistrat de la police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire ; ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, et des caractères qu'il faut prendre. Mais la voix publique répondra si d'Argenson a suffi à tout. »

On sent bien que des modèles si beaux, si parfaits dans leur genre, proposés aux jeunes

gens, soit pour objet de leur lecture, soit pour matière de leurs compositions, surtout quand ils sont expliqués et développés par un maître habile, sont fort capables de leur élever l'esprit, et de leur donner beaucoup de fécondité et d'invention. Et c'est une des raisons qui m'a porté à choisir ces exemples dans le genre démonstratif, qui est plus susceptible d'ornemens.

Quand ils auront lu un nombre assez considérable de ces endroits choisis des bons auteurs, il sera utile de leur y faire remarquer la différence des styles et des caractères, et même les défauts, s'il s'y en rencontre, soit pour le langage, soit pour le style.

Je n'ai cité jusqu'ici que quatre auteurs, non qu'il n'y en ait encore plusieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples : mais j'ai dû me borner à un certain nombre ; et ceux-ci se sont trouvés sous ma main. Ils sont tous excellens : mais aucun d'eux ne ressemble aux autres, et ils ont chacun un caractère particulier qui les distingue ; et peut-être ne sont-ils pas exempts de tout défaut.

Ce qui domine dans Flechier, est une pureté de langage, une élégance de style, une richesse d'expressions brillantes et fleuries, une grande beauté de pensées, une sage vivacité d'imagination, et ce qui en est une suite, un art mer-

veilleux de peindre les objets, et de les rendre comme sensibles et palpables.

Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie et d'uniformité. Presque partout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées; et souvent les affoiblit, en voulant les orner. Cette figure, quand elle est rare et placée à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que Fléchier fait du roi Louis XIV. *Toujours roi* (1) *par autorité, et toujours père par tendresse.* Quand elle roule sur un jeu de mots, elle est moins estimable : *Heureux* (2) *qui n'alla pas après les richesses! Plus heureux celui qui les refusa quand elles allèrent à lui!* Elle peut même devenir ennuyeuse, quelque solide qu'elle soit, quand elle est trop souvent répétée : *Qui ne sait* (3) *qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues : qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison.... et qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir!*

(1) *Oraison funèbre de le Tellier.*

(2) *Oraison funèbre de Lamoignon.*

(3) *Oraison funèbre de Montausier.*

Bossuet écrit d'une manière toute différente. Peu occupé des grâces légères du discours, et quelquefois même négligeant les règles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal, et se soutient moins; et c'est le caractère du style sublime : mais en récompense il enlève, il ravit, il transporte. Les figures les plus vives lui sont ordinaires et comme naturelles.

« O mère (1), ô femme, ô reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose ! Enfin il faut céder à votre sort.

» Elle vit avec étonnement, que quand l'heure fut arrivée, dieu alla prendre comme par la main le roi son fils pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rènes de tous les empires, et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection au royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où (1) l'on voit sans jalousie ses concurrens. »

Il fait ainsi le portrait de Cromwel : « Un

(1) *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

(2) *Plus amant illud regnum, in quo non timent habere consortes.* S. Aug.

homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant, et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées : enfin un de ces esprits remuans et audacieux, et qui semblent être nés pour changer le monde. »

Il décrit dans un autre endroit la manière dont la princesse Henriette Anne d'Angleterre fut délivrée comme par miracle des mains des rebelles : « Malgré les tempêtes de l'Océan (1), et les agitations encore plus violentes de la terre, dieu la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume; lui-même la posa dans le sein de sa mère, ou plutôt dans le sein de l'église catholique. »

« Que dirai-je davantage (2)? Ecoutez tout en un mot. Fille, femme, mère, maîtresse, reine, telle que nos vœux l'auroient pu faire, plus que tout cela chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, et fut humble

(1) *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.*

(2) *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*

non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

» Glaive du seigneur, quel coup vous venez de frapper ! Toute la terre en est étonnée. »

Il emploie quelquefois les antithèses, mais elles deviennent sublimes dans son discours. « Malgré le mauvais succès (1) de ses armes (il s'agit de Charles Ier., roi d'Angleterre), si on a pu le vaincre, on n'a pu le forcer : et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible et injuste étant captif. »

Mascaron tient quelque chose du caractère des deux auteurs dont je viens de parler, sans pourtant leur ressembler entièrement. Il a en même-temps beaucoup d'élégance et beaucoup de noblesse : mais il est, ce me semble, moins orné que l'un, et moins sublime que l'autre. L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation que dans le premier, ce qui est un grand art, peut-être aussi la nature y est-elle moins riche et moins hardie que dans le second.

« Rome profane (2) lui eût dressé des statues sous l'empire des Césars; et Rome sainte trouve de quoi l'admirer sous les pontifes de la religion de Jésus-Christ.

(1) *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

(2) *Oraison funèbre de Turenne.*

» Turenne vainqueur des ennemis de l'état, ne causa jamais à la France une joie si universelle et si sensible, que Turenne vaincu par la vérité, et soumis au joug de la foi.

» Anges du premier ordre, esprits destinés par la providence à la garde de cette grande ame, dites-nous quelle fut la joie de l'église du ciel à la conversion de ce prince, et avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce nouveau catholique, lorsque du pied des autels de l'agneau sacrifié vous les portâtes au pied de l'autel de l'agneau régnant dans la gloire.

» Jamais homme ne fut plus propre à donner de grands spectacles à l'univers : mais jamais homme ne songea moins aux applaudissemens des spectateurs.

» Sa manière, sans avoir rien de dur, mettoit pourtant sur son visage tout le ressentiment d'une modestie indignée.

» Aussi éloigné dans ses récits du faste de la modestie, que de celui de l'orgueil.

» Que ne peut pas un grand maître, lorsqu'il trouve un génie du premier ordre à former? A peine Turenne a-t-il donné ses premiers conseils, qu'il se voit hors d'état d'en donner d'autres, prevenu par les lumières, par la pénétration, et par l'heureuse et sage impétuosité du courage

de ce grand monarque (Louis XIV). Comme on voit la foudre conçue presque en un moment dans le sein de la nue, briller, éclater, frapper, abattre; ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine allumés dans le cœur du roi, qu'ils brillent, éclatent, frappent partout. »

L'auteur (Fontenelle) du lieu commun sur les fonctions du lieutenant de police, a un caractère tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai rapporté est d'un goût exquis, et doit paroître d'autant plus beau, que les beautés y paroissent moins affectées, quoique la matière fût fort susceptible de ces tours brillans et fleuris, auxquels on a mieux aimé substituer la solidité des choses et des pensées.

Les *Eloges académiques*, composés par le même auteur, étant dans le genre d'éloquence que les Latins appellent *tenue et subtile*, le style en est plus simple, comme il a dû l'être, mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit. On en jugera par quelques endroits choisis que j'en vais citer. Ils feront connoître, pour me servir des termes même que l'auteur emploie en parlant de l'un de ses confrères, que *tout ce qu'il dit lui appartient :* j'ajouterois volontiers, *et la manière dont il le dit.*

On y trouve des portraits peints d'après na-

ture, et des descriptions très-naïves, mais très-vives.

« DODART, dit-il dans l'éloge de cet illustre académicien, étoit né d'un caractère sérieux; et l'attention chrétienne avec laquelle il veilloit perpétuellement sur lui-même, n'étoit pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, laissoit paroître assez à découvert un fonds de cette joie sage et durable, qui est le fruit d'une raison épurée, et d'une conscience tranquille. Cette disposition ne produit pas les emportemens de la gaieté, mais une douceur égale, qui cependant peut devenir gaieté pour quelques momens, et par une espèce de surprise : et de tout cela ensemble se forme un air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, et que les dignités même ne donnent point. »

« VAUBAN méprisoit cette politesse superficielle dont le monde se contente, et qui couvre souvent tant de barbarie : mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composoient une autre politesse plus rare, qui étoit toute dans son cœur. Il seyoit bien à tant de vertus de négliger des dehors, qui, à la vérité lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité. »

« A la forme de dialogue, et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnoît que Cicéron a servi de modèle (il s'agit de la philosophie de Duhamel) : mais on le reconnoît encore à une latinité pure et exquise ; et, ce qui est plus important, à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines, dont ses ouvrages sont semés. Ce sont des raisonnemens philosophiques, qui ont dépouillé leur sécheresse naturelle, ou du moins ordinaire, en passant au travers d'une imagination fleurie et ornée, et qui n'y ont pris cependant que la juste dose d'agrément qui leur convenoit. Ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une mesure précise, est ce qui coûte le plus à embellir. »

« Il règne dans cet ouvrage (*la Recherche de la vérité* du P. Mallebranche) un grand art de mettre des vérités abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, de les fortifier par leur liaison.... La diction, outre qu'elle est pure et châtiée, a toute la dignité que ces matières demandent, et toute la grâce qu'elles peuvent souffrir. Ce n'est pas qu'il eût apporté aucun soin à cultiver les talens de l'imagination : au contraire, il s'est toujours fort attaché à les décrier. Mais il en avoit naturellement une fort noble et fort vive, qui travailloit pour un ingrat

malgré lui, et qui ornoit la raison en se cachant d'elle. »

« LA botanique n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet.... Elle veut que l'on courre les montagnes et les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond dans cette matière, ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre; et il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser.... Son inclination dominante (de Tournefort) lui faisoit tout surmonter. Ces rochers affreux et presque inaccessibles qui l'environnoient de toutes parts dans les Pyrénées, s'étoient changés pour lui en une magnifique bibliothèque où il avoit le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandoit, et où il passoit des journées délicieuses. »

L'auteur des *Eloges* sait employer à propos certains traits d'histoire et d'antiquité, fort propres à apprendre aux jeunes gens l'usage sobre et raisonnable qu'on en doit faire dans la composition.

« On lui a reproché (à Parent) d'être obscur dans ses écrits. Car nous ne dissimulons rien, et nous suivons en quelque sorte une loi de

l'ancienne Egypte, où l'on discutoit devant des juges les actions et le caractère des morts, pour régler ce qu'on devoit à leur mémoire. »

« Un roi d'Arménie demanda à Néron un acteur excellent et propre à toutes sortes de personnages, pour avoir, disoit-il, en lui seul une troupe entière. On eût pu dire de même avoir en La Hire seul une académie entière de sciences. »

En parlant de Leibnitz qui avoit embrassé presque toutes les sciences : « Nous sommes obligés de le partager ici, et pour parler philosophiquement, de le décomposer. De plusieurs Hercules l'antiquité n'en a fait qu'un : et du seul Leibnitz, nous ferons plusieurs savans. »

« Il alla (Fagon) en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes et sur les Pyrénées, et n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes destinées à repeupler ce désert (le jardin royal, qui étoit si dénué de plantes, que ce n'étoit presque plus un jardin). »

S'il étoit permis de chercher quelque tache parmi tant de beautés, on pourroit peut-être en soupçonner quelqu'une dans un certain tour de pensées un peu trop uniforme, quoique les pensées soient fort diversifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court et vif en forme de sentence, et qui semble avoir ordre

de s'emparer de la fin des périodes comme d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre.

Ce qui élève l'esprit, devroit toujours aussi élever l'ame.

La même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'église, l'en éloignoit.

La même cause qui l'éloignoit, l'en rendoit digne.

Plus les yeux ont vu, plus la raison voit elle-même.

Ce qu'il croyoit, il le voyoit; au lieu que les autres croyent ce qu'ils voyent, etc.

Je craindrois qu'un modèle si autorisé ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces sortes de traits, appelés dans Sénèque (*Epist.* 100.), *stimuli quidam et subiti ictus sententiarum;* qui, selon le même auteur (*Epist.* 59.), semblent par leur affectation étudiée mendier l'applaudissement, et qui étoient inconnus à la saine antiquité. *Apud antiquos nondum captabatur plausibilis oratio.*

Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils doivent être entièrement rejetés : ils peuvent donner beaucoup de grâce, et même beaucoup de force au discours, comme on le voit souvent dans les ouvrages de l'auteur dont il s'agit, et comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire

est à craindre, et c'est cette raison qui m'oblige à insister souvent et fortement sur ce point.

CHAPITRE III.

De la lecture et de l'explication des auteurs.

J'ai déjà remarqué, en parlant des différens devoirs du professeur de rhétorique par rapport à l'éloquence, que cette partie étoit une des plus essentielles, et qu'on pouvoit dire en un sens qu'elle renfermoit toutes les autres. En effet, c'est en expliquant les auteurs que le maître fait l'application des préceptes, et qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes usage dans la composition.

Les règles qui regardent l'explication des auteurs conviennent sans doute jusqu'à un certain point à toutes les classes : mais cependant elles appartiennent d'une manière plus particulière à la rhétorique, parce qu'alors les jeunes gens ayant l'esprit plus formé, sont aussi plus en état d'en profiter. Jusques-là on s'est plus appliqué à leur apprendre les règles et les principes de la grammaire, et à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté et l'élégance du langage. Mais le devoir propre du rhéteur (1), c'est de leur

(1) *Demonstrare virtutes, vel, si quando ita incidat, vitia, id professionis ejus atque promissi, qui se magis-*

faire sentir l'économie d'un discours, les beautés qui s'y trouvent, et les défauts même qui peuvent s'y rencontrer.

« Il fera observer (1) comment dans l'exorde on se rend les auditeurs favorables : quelle clarté il y a dans la narration, quelle briéveté, quel air de sincérité, quel dessein caché quelquefois, et quel artifice ; car ici le secret de l'art n'est guère connu que des maîtres de l'art : quel ordre ensuite et quelle justesse dans la division ! comment l'orateur sait trouver avec esprit et entasser les uns sur les autres un grand nombre de moyens et de raisonnemens : comment il est tantôt véhément et sublime, tantôt au contraire doux et insinuant ; quelle force et quelle vio-

trum eloquentiæ pollicetur, maximè proprium est. Quintil. *lib.* V. *cap.* 2.

(1) *Quæ in proœmio conciliandi judicis ratio : quæ narrandi lux, brevitas, fides, quod aliquando consilium et quàm occulta calliditas : (namque ea sola in hoc ars est quæ intelligi nisi ab artifice non possit) quanta deinceps in dividendo prudentia : quàm sudtilis et crebra argumentatio ; quibus viribus inspiret, qua jucunditate permulceat, quanta in maledictis asperitas, in jocis urbanitas, ut denique dominetur in affectibus, atque in pectora irrumpat, animumque judicum similem iis quæ dicit efficiat. Tum in ratione eloquendi, quod verbum proprium, ornatum, sublime : ubi amplificatio laudanda, quæ virtus ei contraria : quid speciosè translatum : quæ figura verborum : quæ lenis et quadrata, virilis tamen compositio.* Quintil. *lib.* II. *cap.* 5.

lence il met dans ses invectives, quel sel et quel agrément dans ses railleries : enfin, comment il remue les passions, comment il se rend maître des cœurs, et tourne les esprits selon qu'il lui plaît : de-là passant à l'élocution, il leur fera remarquer la propriété, l'élégance, la noblesse des expressions : en quelle occasion l'amplification est louable, et quelle est la vertu opposée : la beauté des métaphores, et les différentes figures; ce que c'est qu'un style coulant et périodique, mais pourtant mâle et nerveux. »

On peut regarder cet endroit de Quintilien comme un excellent abrégé des préceptes de rhétorique et des devoirs du maître, en expliquant les auteurs. Tout ce que je dirai dans la suite ne servira qu'à le développer et à le mettre dans un plus grand jour.

Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caractères d'éloquence, et j'établirai dans cet article quelques règles générales de rhétorique, qui me paroîtront les plus propres à former le goût, ce qui est proprement le but que je me propose dans cet ouvrage. Je passerai ensuite aux observations principales que je crois que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin, je finirai ce traité par quelques réflexions sur l'éloquence du barreau, de la chaire, et sur celle de l'Ecriture sainte.

Avant tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être superficielle et rapide. Il faut revoir souvent (1) les mêmes endroits, surtout les plus beaux ; les relire avec attention ; les comparer les uns avec les autres ; en approfondir le sens et les beautés ; se les rendre familiers presque jusqu'à les savoir par cœur. Le moyen le plus assuré de profiter de cette lecture, qu'on doit regarder comme la nourriture de l'esprit, est de la digérer à loisir, et de la convertir par-là, pour ainsi dire, en sa propre substance.

Pour cela (2) il ne faut pas se piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui sont les plus estimés. On peut dire d'une trop grande lecture, ce que Sénèque dit (3) d'une vaste bibliothèque, qu'au lieu

(1) *Optimus quisque legendus est, sed diligenter, ac penè ad scribendi solicitudinem..... Repetamus autem, et tractemus : et ut cibos mansos ac prope liquefactos dimittimus, quo facilius digerantur ; ita lectio non cruda, sed multa iteratione mollita, et velut confecta, memoriæ imitationique tradatur.* Quintil. *lib.* X. *cap.* 1.

(2) *Tu memineris sui cujusque generis auctores diligenter eligere. Aiunt enim multum legendum esse, non multa.* Plin. *lib.* VII. *Epist.* 9.

(3) *Quo mihi innumerabiles libros et bibliothecas?.... Onerat discentem turba, non instruit : multoque satius est paucis te auctoribus tradere, quàm errare per multos.* Senec. *de Tranq. anim.* cap. 9.

d'enrichir et d'éclairer l'esprit, elle ne sert le plus souvent qu'à y jeter le désordre et la confusion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choisis, et les étudier à fond, que de promener sa curiosité sur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer et parcourir rapidement.

ARTICLE PREMIER. *Des trois différens genres ou caractères d'éloquence.*

COMME il y a trois devoirs (1) principaux de l'orateur, qui sont d'instruire, de plaire et de toucher; il y a aussi trois genres d'éloquence qui y répondent, et qu'on appelle ordinairement le genre simple, le genre sublime et le genre tempéré.

Le premier (2) paroît convenir plus particu-

(1) *Erit eloquens is qui ita dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. Probare, necessitatis est; delectare, suavitatis; flectere, victoriæ.... sed quot officia oratoris, tot sunt genera dicendi: subtile, in probando; modicum, in delectando; vehemens, in flectendo.* Cicer. *Orat.* n. 69.

(2) *Illo subtili præcipue ratio narrandi probandique consistet.* Quintil. *lib.* XII. *cap.* 10.

Ut mulieres esse dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipsum deceat, sic hæc subtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quiddam in utroque, quo sit venustius, sed non ut appareat. Tum removebitur omnis insignis ornatus, quasi margaritarum: nec calamistri

lièrement à la narration et à la preuve. Son caractère principal est la clarté, la simplicité, la précision. Il n'est pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut souffrir que de simples, et rejette ceux qui sentent l'affectation et le fard. Ce n'est pas une beauté vive et éclatante, mais douce et modeste, accompagnée quelquefois d'une certaine négligence qui en relève encore le prix. La naïveté des pensées, la pureté du langage, et je ne sais quelle élégance qui se fait plus sentir qu'elle ne paroît, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, et qui semblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en est de ce genre d'écrire comme de ces tables servies proprement et simplement, dont tous les mets sont d'un goût excellent,

quidem adhibebuntur. Fucati verò medicamenta candoris ei ruboris omnia repellentur : elegantia modò et munditia remanebit. Sermo purus et latinus : dilucidè planèque dicetur. Cicer. *Orat.* n. 78. 79.

Verecundus erit usus oratoriæ quasi supellectilis. Ibid. n. 80.

Figuras adhibet quidem hic subtilis, sed paulò parciùs. Nam sic, ut in epularum apparatu à magnificentia recedens, non se parcum solum, sed etiam elegantem videri volet ; eliget quibus utatur..... Aberunt quæsitæ venustates, ne elaborata concinnatas, et quoddam aucupium delectationis manifestè deprehensum appareat. Ibid. n. 84.

mais d'où l'on bannit tout raffinement, toute délicatesse étudiée, tout ragoût recherché.

Il y a un autre genre d'écrire (1), tout différent du premier ; noble, riche, abondant, magnifique : c'est ce qu'on appelle le grand, le sublime. Il met en usage tout ce que l'éloquence a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de frapper les esprits : la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvemens. C'est cette sorte d'éloquence qui dominoit autrefois souverainement à Athènes et à Rome, et qui s'y étoit rendu maîtresse absolue des délibérations publiques. C'est elle qui enlève et qui ravit l'admiration et les applaudissemens. C'est elle qui tonne, qui foudroye, et qui,

(1) *Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus : in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatum dicendi et copiam admiratæ gentes, eloquentiam in civitatibus plurimum valere passæ sunt, sed hanc eloquentiam quæ cursu magno sonituque ferretur, quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam se assequi posse diffiderent. Hujus eloquentiæ est tractare animos ; hujus omni modo permovere.* Cicer. *Orat.* n. 97.

Nam et grandiloqui, ut ita dicam, fuerunt, cum ampla et sententiarum gravitate, et majestate verborum ; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos et convertendos animos instructi et parati. Ibid. n. 20.

semblable à un fleuve rapide et impétueux (1), entraîne et renverse tout ce qui lui résiste.

Enfin, il y a un troisième genre (2), qui tient comme le milieu entre les deux autres, qui n'a ni la simplicité du premier, ni la force du second; qui en approche, mais sans leur ressembler; qui participe de l'un et de l'autre, ou, pour parler plus juste, qui s'en éloigne également. Il a plus de force et d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le second. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant

(1) *At ille qui saxa devolvat, et pontem indignetur, et ripas sibi faciat, multus et torrens, judicem vel nitentem contrà ferat, cogatque ire quâ rapit.* Quintil. *lib.* XII. *cap.* 10.

(2) *Est quidam interjectus intermedius, et quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum; vicinus amborum, in neutro excellens; utriusque particeps, vel utriusque, si verum quærimus, potiùs expers. Isque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens præter facilitatem et æqualitatem.* Cicer. *Orat.* n. 21.

Uberius est aliquantoque robustius quàm hoc humile, summissius autem quàm illud amplissimum.... Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, plurimumque est in hac orationis forma suavitatis. Ibid. n. 92.

Medius hic modus et translationibus crebrior, et figuris erit jucundior; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, et virentibus utrinque sylvis inumbratus. Quintil. *lib.* XII. *cap.* 10.

des pensées, l'agrément des digressions, l'harmonie du nombre et de la cadence. Il coule doucement néanmoins, semblable à une belle rivière, dont l'eau est claire et pure, et que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

§. I. *Du genre simple.*

I. DE ces trois genres d'écrire, le premier (1), qui est le simple, n'est pas le plus facile, quoiqu'il le paroisse. Comme le style qu'on y employe est fort naturel, et qu'il s'écarte peu de la manière commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habilité ni de génie pour y réussir; et quand on lit ou qu'on entend un discours de ce genre, les moins éloquens se croyent capables de l'imiter. On le croit, mais on se trompe; et pour s'en convaincre (2), il ne faut qu'en faire l'essai: car après bien des efforts, on sera contraint souvent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir. Ceux qui ont quelque goût

(1) *Summissus est et humilis, consuetudinem imitans, ab indisertis re plus quàm opinione differens. Itaque eum qui audiunt, quamvis ipsi infantes sint, tamen illo modo confidunt se posse dicere. Nam orationis subtilitas, imi[illegible]lis quidem illa videtur esse existimanti, sed nihil est experienti minùs.* Cicer. *Orat.* n. 76.

(2) *Ut sibi quivis speret idem, sudet multum, frustraque laboret ausus idem.* Horat.

de la vraie éloquence (1) et qui y sont le plus versés, reconnoissent qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse et solidité, et cependant d'une manière si simple et si naturelle, que chacun se flatte d'en pouvoir faire autant.

II. Cicéron, dans son premier livre de l'*Orateur*, fait remarquer que dans les autres arts ce qui est le plus excellent (2), est le plus éloigné de l'intelligence et de la portée du vulgaire ; au lieu qu'en matière d'éloquence c'est un défaut essentiel de s'écarter de la manière ordinaire de parler. Il ne prétend pas par-là que le style de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui règne dans les conversations : mais il veut que l'orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées, qui par trop de raffinement, ou par trop d'élévation,

(1) *Rem indicare, sermonis quotidiani, et in quemcumque etiam indoctiorum cadentis esse existimant : cùm interim, quod tanquam facile contemnunt, nescias præstare minùs velint, an possint. Neque enim aliud in elaquentiâ cuncta experti difficiliùs reperient, quàm id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquàm audierunt.* Quintil. *lib.* IV. *cap.* 2.

(2) *In ceteris artibus id maximè excellit, quod longissimè sit ab imperitorum intelligentia [illegible]que disjunctum : in dicendo autem vitium vel maximum est, à vulgari genere orationis atque à consuetudine communis sensus abhorrere.* Cicer. *Orat.* lib. I. n. 12.

rendroient le discours obscur et inintelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son style de celui de la conversation, n'est point à proprement parler la différence des termes ; car ils sont (1), à peu de chose près, les mêmes de part et d'autre, et soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source : mais l'orateur sait par l'usage qu'il en fait, et par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, et leur prêter une grâce et une élégance toute particulières, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Cicéron sur la matière que nous traitons ici, fait une réflexion très-judicieuse. « Cicéron, dit-il (2), a écrit quelque part que la perfection

(1) *Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba ; neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur : sed ea nos cum jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus et fingimus.* Cicer. *Orat.* lib. III. n. 177.

(2) *Cicero quodam loco scribit id esse optimum, quod*

consiste à dire de ces choses qu'il semble que tout le monde pourroit aisément dire de même, à quoi néanmoins on trouve plus de difficulté qu'on ne pensoit quand on vient à le tenter. Et dans un autre endroit il dit qu'il ne s'est point étudié à parler comme chacun s'imagineroit pouvoir le faire, mais comme personne n'oseroit l'espérer : en quoi il semble se contredire. Cependant l'un et l'autre est fort juste : car de l'un à l'autre il n'y a de distance que le sujet que l'on traite. En effet, cette simplicité, et cet air négligé d'un style naturel où il n'y a rien d'affecté, sied admirablement bien aux petites causes ; et le grand, le merveilleux convient fort aux grandes. Cicéron excelle en ces deux qualités : dont l'une, à ce qu'il semble aux ignorans, est fort aisée à attraper, mais au jugement des connoisseurs, ni l'une ni l'autre ne l'est. » On voit par-là que le style simple doit être employé quand on parle de choses simples et communes ; et qu'il convient

cùm te facilè credideris consequi imitatione, non possis. Alio verò, non se id egisse, ut ita diceret quomodo se quilibet posse confideret, sed quomodo nemo. Quod potest pugnare inter se videri. Verùm utrumque, ac meritò, laudatur. Causa enim modoque distat : quia simplicitas illa, et velut securitas inaffectatæ orationis, mirè tenues causas decet ; majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet Cicero : ex quibus alterum imperiti se posse consequi credent, neutrum qui intelligunt. Quintil. *lib.* XI. *cap.* 1.

surtout aux récits, et aux parties du discours où l'orateur ne songe qu'à instruire ses auditeurs, ou à s'insinuer doucement dans leurs esprits.

IV. De là (1) venoit cette attention des anciens à cacher l'art, qui cesse en effet de l'être s'il est visible, bien différente de l'ostentation et du faste de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur esprit; de là (2), certaines négligences qui ne choquent point et ne déplaisent point, parce qu'elles marquent un orateur plus occupé des choses que des mots; de là enfin (3), cet air de modestie et de retenue que les anciens avoient soin ordinairement de faire paroître dans l'exorde et dans la narration, pour le style, pour l'expression, pour les pensées,

(1) *Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio, multum ab hac temporum nostrorum jactatione diversa.* Quintil. *lib.* IV. *cap.* 1.

(2) *Habet ille stilus quiddam quod indicet non ingratam negligentiam, de re hominis magis quàm de verbis laborantis.* Cicer. *Orat.* n. 77.

(3) *Frequentissimè procemium decebit et sententiarum, et compositionis, et vultûs modestia.... Diligenter ne suspecti simus in illa parte vitandum: propter quod minimè ostentari debet in principiis cura, quia videtur ars omnis dicentis contra judicem adhiberi.... Nondum recepti sumus, et custodit nos recens audientium attentio. Magis conciliatis animis, et jam calentibus, hæc libertas feretur.* Quintil. *lib.* IV. *cap.* 1.

pour le ton même et le geste. L'orateur n'est pas encore admis dans les esprits : on l'observe avec attention ; alors, tout ce qui sent l'art est suspect à l'auditeur, et le met en défiance, en lui faisant craindre qu'on ne veuille lui dresser des embûches : dans la suite, il est moins sur ses gardes, et laisse plus de liberté.

Cicéron (1) remarque que Démosthène a suivi cette règle dans son beau plaidoyer pour Ctésiphon, où il parle d'abord d'un ton doux et modeste, et ne passe à ce style vif et véhément qui règne dans la suite, qu'après s'être insinué peu à peu et comme par degrés dans les esprits, et s'en être rendu le maître. Il veut par la même raison que l'on marque quelque timidité en commençant, et il relève (2) dans Crassus ce caractère de modestie et de retenue, qui, bien loin de nuire à son discours, rendoit l'orateur même plus aimable et plus estimable par l'idée avantageuse qu'il donnoit de sa personne.

(1) *Demosthenes in illa pro Ctesiphonte oratione longè optima, summissiùs à principio ; deinde, dum de legibus disputat, pressiùs ; post sensim incedens, judices ut vidit ardentes, in reliquis exultavit audaciùs.* Cicer. *Orat.* n. 26.

Principia verecunda, non elatis intensa verbis. Ibid. n. 124.

(2) *Fuit mirificus quidam in Crasso pudor, qui tamen non modo non obesset ejus orationi, sec etiam probitatis commendatione prodesset.* Cicer. *Orat.* lib. I. n. 122.

Homère et Virgile, dont la poësie est si noble et si sublime, ont commencé l'un et l'autre leurs poëmes par un début fort simple, et très-éloigné de l'enflure de ce vers qu'Horace critique avec raison dans un poëte de son temps :

Fortunam Priami cantabo, et nobile bellum.

Il est ridicule (1) en effet de crier si haut, et de promettre de si grandes choses dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être simple et sans affectation. Ce feu (2), cet éclat si vif, dégénèrent souvent en fumée ; au lieu qu'un style plus simple d'abord et moins éclatant plaît extrêmement, quand il est suivi d'une grande lumière.

Cette règle, *Que l'exorde doit être simple et modeste*, n'est point générale, ni pour la prose, ni pour la poësie. Il y a des harangues dont le sujet souffre, et demande même, que l'orateur commence d'un air noble et grand ; et le début le plus sublime convient parfaitement à l'*ode*, au lieu qu'il pourroit blesser ailleurs. La Mothe, dans le discours qui est à la tête de ses *Odes*, apporte une bonne raison de cette différence, pour ce qui regarde la poësie. « C'est, dit-il, que le *poëme* étant un ouvrage de longue

(1) *Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?* Hor. *de Art. poët.*

(2) *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem cogitat.* Ibid.

haleine, il est dangereux de commencer d'un ton difficile à soutenir : au lieu que l'*ode* étant resserrée dans d'étroites bornes, on ne court aucun risque à échauffer d'abord le lecteur, qui n'aura pas le temps de se réfroidir par la longueur de l'ouvrage. Ainsi, un homme qui auroit à faire une longue course, devroit se ménager d'abord pour ne pas épuiser trop tôt ses forces : et au contraire, celui qui n'auroit à fournir qu'une petite carrière, pourroit par un premier effort augmenter sa légèreté naturelle, et en achever plus rapidement sa course. »

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractère de simplicité qui règne dans les anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature, et leur répéter souvent que la meilleure éloquence est celle qui est la plus naturelle et la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici, consiste dans une certaine naïveté et dans une élégance qui plaît extrêmement par cette raison-là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent un nom (1) qui est fort expressif : c'est ἀφέλεια. Ἀφελὴς, se dit d'un genre de vie simple, frugale, modeste, honnête, sans luxe, sans faste, à qui rien ne manque, mais qui n'a

(1) *Ipsa illa* ἀφέλεια *simplex et inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in feminis amatur, ornatum.* Quintil. *lib.* VIII. *cap.* 3.

rien aussi de superflu. C'est à-peu-près ce qu'Horace appelle *simplex munditiis :* une élégante simplicité.

VI. Le récit de l'aventure arrivée à Canius est de ce genre : il se trouve dans le troisième livre *des Offices* de Cicéron. Je le rapporterai tout entier, avec la traduction de Dubois.

C. Canius, eques romanus nec infacetus, et satis literatus, cùm se Syracusas, otiandi, *ut ipse dicere solebat, non negotiandi causa, contulisset; dictitabat se hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, et ubi se oblectare sine interpellatoribus posset.*

C. Canius, chevalier romain, homme agréable et de bon esprit, et qui n'étoit point sans étude, étant allé à Syracuse, non pour affaire, mais *pour ne rien faire*, comme il avoit accoutumé de dire, fit savoir qu'il seroit bien aise d'acheter une maison de plaisance proche de la ville, pour y aller quelquefois se divertir avec ses amis, et se dérober aux visites.

Quelle élégance dans ces mots, *nec infacetus, et satis litteratus!* Le françois en rend très-bien le sens; mais il n'est ni si court ni si vif. Il y a un agrément dans cette espèce de jeu de mots, *otiandi, negotiandi;* et dans ces diminutifs, *dictitabat, hortulos*, qui ne peut se transporter dans une langue étrangère.

Quod cùm percrebuisset, Pythius ei quidam, qui ar-

Ce bruit s'étant répandu dans la ville, un certain Pi-

gentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis; et simul ad cœnam hominem in hortos invitavit in posterum diem.

thius, qui faisoit la banque à Syracuse, lui dit qu'il en avoit une qui à la vérité n'étoit point à vendre, mais qu'il la lui offroit pour en user comme si elle étoit à lui, et le pria d'y venir manger le lendemain.

Cùm ille promisisset, tum Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus, piscatores ad se convocavit, et ab his petivit ut ante suos hortulos postridie piscarentur, dixitque quid eos facere vellet.

Canius l'ayant promis, l'autre, qui par son commerce s'étoit acquis toutes sortes de gens, fit venir les pêcheurs, les pria de venir le lendemain pêcher devant sa maison, et leur donna quelques autres ordres qui convenoient à son dessein.

Un petit mot fait la beauté de ce récit. *Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus.* Elle n'est pas si bien rendue dans le françois, qui ne fait pas assez entendre que sa caisse lui donnoit un grand crédit dans tous les corps, et parmi les personnes de toute condition. Il y a auparavant, *hominem invitavit*, qui est bien plus élégant que s'il avoit mis *illum*.

Ad cœnam tempore venit Canius. Opiparè à Pythio apparatum convivium. Cymbarum ante oculos multitudo. Pro se quisque quod

Canius ne manqua pas au rendez-vous. Il trouva un festin magnifique, et toute la mer couverte de barques de pêcheurs, qui venoient

afferebat : ante pedes Pythii pisces adjiciebantur.

l'un après l'autre apporter à Pithius une grande quantité de poissons, comme s'ils fussent venus de les prendre devant lui.

Le style concis, où les verbes sont supprimés, est fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'est une beauté, dont notre langue est peu susceptible. Il y a ce me semble dans ces derniers mots, *ante pedes Pythii pisces abjiciebantur*, une belle image de gens qui s'empressoient de jeter aux pieds de Pythius une grande quantité de poissons. Je ne sais pourquoi le traducteur y a substitué une autre pensée qui n'est point dans le latin.

Tum Canius : Quæso, inquit, quid est hoc, Pythi? Tantumne piscium, tantumne cymbarum? Et ille : Quid mirum, inquit? Hoc loco est, Syracusis quidquid est piscium : hîc aquatio : hac villa isti carere non possunt.

Canius, tout surpris de ce qu'il voyoit : « Quoi! dit-il à Pithius, y a-t-il donc ici tant de poissons, et y voit-on tous les jours tant de barques de pêcheurs? Tous les jours, dit Pithius. Il n'y a que ce seul endroit autour de Syracuse où l'on trouve du poisson, et où les pêcheurs puissent même venir prendre de l'eau, et tous ces gens-là ne sauroient se passer de cette maison. »

Incensus Canius cupidi-

Voilà Canius amoureux

tate, contendit à Pythio ut venderet. Gravatè ille primò. Quid multa? Impetrat: emit homo cupidus et locuples tanti, quanti Pythius voluit, et emit instructos: nomina facit: negotium conficit.

de la maison. Il presse Pithius de la lui vendre. Pithius paroît avoir bien de la peine à s'y résoudre; il s'en fait beaucoup prier: enfin il y consent. Canius, homme riche, qui aimoit son plaisir, l'achète tout ce que l'autre voulut, et l'achète même toute meublée. On fait le contrat: voilà l'affaire consommée.

Rien n'est plus admirable que tout ce récit; mais ces deux mots, *homo cupidus et locuples*, sont d'un goût exquis: ils renferment les deux raisons qui déterminèrent Canius à acheter si cher cette petite maison; c'est qu'il en avoit grande envie, et qu'il étoit fort riche. Le traducteur n'a pas bien pris le sens du premier mot: *Canius, homme riche, qui aimoit son plaisir.* Ce n'est pas ce que signifie, *homo cupidus.*

Invitat Canius postridie familiares suos: venit ipse maturè. Scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piscatorum essent, quòd eos nullos videret. Nullæ, quod sciam, inquit ille: sed hîc

Canius prie de ses amis de l'y venir voir dès le lendemain. Il s'y rend lui-même de fort bonne heure. Mais il ne voit ni pêcheurs ni barques. Il demande à quelque voisin s'il étoit fête ce jour-là pour les pêcheurs.

piscari nulli solent. Itaque heri mirabar quid accidisset.

« Nulle fête que je sache, dit le voisin. Jamais on ne pêche ici : et hier je ne savois ce que tout cet appareil vouloit dire. »

Stomachari Canius. Sed quid faceret? Nondum enim Aquillius collega et familiaris meus, protulerat de dolo malo formulas : in quibus ipsis, cùm ex eo quæreretur quid esset dolus malus, respondebat, cùm esset aliud simulatum, aliud actum.

Voilà Canius en grande colère. Mais que faire ! Car Aquillius, mon collégue et mon ami, n'avoit pas encore établi ses formules contre le dol et la mauvaise foi. Or, ce qu'on appelle *dol, mauvaise foi*, c'est, disoit le même Aquillius, donner lieu à quelqu'un de s'attendre à une chose, et en faire une autre.

Qu'on ôte à ce récit certains tours, et certain nombre de pensées et d'expressions, on ne changera rien au fonds, et on n'aura omis aucune des circonstances nécessaires, mais (1) on en ôtera tout l'agrément et toute la délicatesse, c'est-à-dire, tout ce qui rend le discours orné.

VII. Je ne puis m'empêcher de rapporter encore ici une petite histoire que Pline le naturaliste nous a conservée (*lib.* XVIII. *cap.* 6.), où on verra dans un seul mot ce que c'est que cet

(1) *Caret ceteris lenociniis expositio ; et nisi commendetur hac venustate, jaceat necesse est.* Quintil. *lib.* IV. *cap.* 2.

ornement simple et naturel dont nous parlons. Un esclave, qui s'étoit tiré de servitude, ayant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de soin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel succès lui attira la jalousie de tous ses voisins, qui l'accusèrent d'user de magie, et d'employer des sortiléges pour procurer à son petit champ une si étonnante fertilité, et pour rendre leurs terres stériles. Il fut appelé en jugement devant le peuple romain : le jour de l'assignation étant venu, il comparut. On sait que l'assemblée du peuple se tenoit dans la place publique. Il amena avec lui sa fille (1), qui étoit une grosse paysanne très - laborieuse, bien nourrie et bien vêtue, dit l'historien, de qui ce fait est tiré. Il fit apporter tous ses instrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoiaux très-pesans, une charrue bien équipée et bien entretenue, et fit aussi venir ses bœufs qui étoient gros et gras. Puis se tournant vers les juges : « Voilà, dit-il, mes sortiléges et la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veneficia mea, quirites, hæc sunt.* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes sueurs,

(1) *Instrumentum rusticum omne in forum attulit, et adduxit filiam validam, atque (ut ait Piso) bene curatam ac vestitam, ferramenta egregiè facta, graves ligones, vomeres ponderosos, boves saturos.*

mes veilles, mes travaux de jour et de nuit : *Nec possim vobis ostendere, faut in orum adducere, lucubrationes meas, vigiliasque, et sudores.* » Les suffrages ne furent point partagés, et il fut absous d'une commune voix.

Il n'y a personne qui à la simple lecture de ce récit ne soit frappé de la beauté de cette réponse, *veneficia mea, Quirites, hæc sunt.* Mais en quoi donc consiste cette beauté? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque pensée extraordinaire, quelque expression brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure sublime? Rien de tout cela. C'est la naïveté seule de cette réponse, et une ingénieuse simplicité, puisée dans la nature même, qui plaisent et qui charment. Qu'on substitue à ce peu de paroles si simples et si peu recherchées le discours le plus spirituel et le plus orné qu'il soit possible d'imaginer, on ôte à la réponse du paysan toute sa grâce. C'est ainsi, comme le rapporte le même Pline (*lib.* XXXIV. *cap.* 8.), que Néron, par un mauvais goût qui lui faisoit préférer le brillant à la simplicité, gâta une des plus belles statues de Lysippe, en la faisant dorer, parce qu'elle n'étoit que d'airain. Il fallut lui ôter cette dorure qui avoit altéré toute la beauté de l'art. *Cùm pretio perisset gratia artis, detractum est aurum;*

et ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat que la statue recouvra son ancien prix.

§. II. *Du genre sublime.*

LE sublime, le merveilleux, est ce qui fait la grande et la véritable éloquence. La Mothe le définit ainsi dans le discours qui est à la tête de ses *Odes* : *Je crois*, dit-il, *que le sublime n'est autre chose que le vrai et le nouveau réunis dans une grande idée, et exprimés avec élégance et précision.* Il rend ensuite raison de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu, et renferme des réflexions fort judicieuses. Je ne sais pourtant si la dernière partie de cette définition est bien juste : *exprimés avec élégance et précision.* Ces deux qualités sont-elles donc si essentielles au sublime, que sans elles il ne puisse subsister? Je croyois que *l'élégance*, bien loin de faire le caractère propre du sublime, souvent lui étoit opposée; et j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite La Mothe. L'un est de Moyse : *Dieu dit, que la lumière se fasse, et la lumière se fit;* l'autre d'Homère : *Grand dieu! rends-nous le jour, et combats contre nous.* Pour *la précision* ou *brièveté*, elle convient quelquefois au sublime, lorsqu'il consiste dans une pensée courte et vive, comme

dans les deux exemples précédens : mais il me semble qu'elle n'en fait pas l'essence. Il y a dans Démosthène et dans Cicéron (1) beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui sont pourtant très-sublimes, quoique la briéveté ne s'y rencontre point. J'use de la liberté que La Mothe donne à ses lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, et j'expose simplement mes doutes, mais en les soumettant à ses lumières. L'admirable *Traité* de Longin sur cette matière seroit seul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai presque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui seront pour eux comme autant de règles et de principes.

Despréaux prétend que par sublime, ce rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le style sublime : mais cet extraordinaire et ce merveilleux qui frappent dans le discours, et qui font qu'un ouvrage enlève, ravit, transporte. Le style sublime, dit-il, veut toujours de grands mots; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui souffre plusieurs difficultés, je me contente d'avertir que par sublime j'entends ici également et celui qui a le plus

(1) Ce n'est point apparemment cette espèce de sublime qu'on définit ici.

d'étendue, et se trouve dans la suite du discours; et celui qui est plus court, et consiste dans des traits vifs et frappans : parce que dans l'une et dans l'autre espèce, j'y trouve également une manière de penser et de s'exprimer avec noblesse et grandeur, ce qui fait proprement le sublime.

I. Le style simple dont j'ai d'abord parlé, quoique parfait dans son genre, et rempli de grâces souvent inimitables, est bon pour instruire, pour prouver, et même pour plaire : mais il ne produit point ces grands effets, sans lesquels Cicéron (1) compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés simples et naturelles n'ont rien de grand, et qu'on y voit un orateur toujours tranquille, cette égalité de style n'échauffe et ne remue point l'ame. Au lieu que le genre sublime (*Longin*, ch. I.) produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement et de surprise, qui est toute autre chose, que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du sublime. Il donne au discours une vigueur noble, une force invincible, qui enlèvent l'ame

(1) *Eloquentiam, quæ admirationem non habet, nullam judico.* Cicer. *in Epist. ad Brut.*

de quiconque nous écoute.... Par ce ton de majesté et de grandeur (*Longin*, ch. XXVIII.), par ces mouvemens vifs et animés, par cette véhémence qui y règnent, il enlève l'auditeur, et le laisse comme abattu et ébloui, pour ainsi dire, de ses tonnerres et de ses éclairs.

II. C'est ce que Quintilien (1) remarque au sujet d'un endroit sublime et éclatant du plaidoyer de Cicéron pour Cornélius Balbus (2), où il avoit inséré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non-seulement par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu : ce qui ne seroit point arrivé, dit notre rhéteur, s'il n'avoit eû en vue que d'instruire les juges, et s'il s'étoit contenté d'un

(1) *Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii : qui non assecutus esset docendo judicem tantùm, et utiliter demum ac latinè perspicuèque dicendo, ut populus romanus admirationem suam non acclamatione tantùm, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, et magnificentia, et nitor, et auctoritas, expressit illum fragorem. Nec tam insolita laus esset prosecuta dicentem, si usitata et ceteris similis fuisset oratio. Atque ego illos credo, qui aderant, nec sensisse quid facerent, nec sponte judicioque plausisse, sed velut mente cuptos, et quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum.* Quintil. *lib.* VIII. *cap.* 3.

(2) Cicer. *pro Cornel. Balb.* n. 9. 16.

style simple et élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe et l'éclat de son éloquence qui arrachèrent à tout son auditoire ces cris et ces applaudissemens qui ne furent point libres et volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espèce de ravissement et d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le temps de songer ni à ce qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient.

III. Voilà proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, et du genre sublime (*Longin*, ch. V.). Celui-ci remue, agite, élève l'ame au-dessus d'elle-même, et fait d'abord sur les lecteurs ou sur les auditeurs une impression, à laquelle il est difficile, pour ne pas dire impossible, de résister, et dont le souvenir dure, et ne s'efface qu'avec peine : au lieu que le style commun et ordinaire, quoique rempli de beautés et de grâces, ne touche, pour ainsi dire, que la surface de l'ame, et la laisse dans sa situation tranquille et naturelle. En un mot, l'un plaît et flatte, l'autre ravit et transporte. C'est ainsi (*Longin*, ch. XXIX.) que nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire et transparente, et utile même pour notre usage : mais nous sommes véritablement surpris quand nous

regardons le Danube, le Nil, le Rhin, et l'Océan surtout.

IV. On distingue plusieurs sortes de sublime. Il n'est pas toujours véhément et impétueux. Le style de Platon ne laisse pas d'être élevé, bien qu'il coule sans être rapide et sans faire de bruit. Démosthène est grand (*Longin*, chap. X.), quoique serré et concis; et Cicéron l'est aussi, quoique diffus et étendu. On peut comparer Démosthène à cause de la violence, de la rapidité, de la force et de la véhémence avec lesquelles il ravage, pour ainsi dire, et emporte tout, à une tempête et à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que comme un grand embrâsement il dévore et consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses ouvrages, et qui à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Au reste, continue Longin, le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes et dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits.

V. Le vrai sublime (*Longin*, ch. VII.) consiste dans une manière de penser noble, grande,

magnifique ; et il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui soit au contraire rempli de hautes idées, de sentimens généreux, et de je ne sais quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit et de style doit être l'image et l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi*, lui disoit Parménion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, répliqua ce prince, *si j'étois Parménion*. N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Je rapporterai ici quelques exemples de pensées sublimes, qui en feront mieux sentir la beauté et le caractère, que tous les préceptes.

Excudent alii spirantia mollius æra....
Orabunt causas melius, etc.
Tu regere imperio populos, Romane, memento.
Hæ tibi erunt artes ; pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos.

Æneid. VI. 847. *etc.*

Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis.

Horat. *Od.* I. lib. 2.

Pélisson, dans l'éloge du roi, parle ainsi : « Ici il détruisoit le duel...Ici il savoit pardonner

nos fautes, supporter nos foiblesses, descendre du plus haut de sa gloire dans nos moindres intérêts ; tout à ses peuples, général, législateur, juge, maître, bienfaiteur, père, c'est-à-dire, véritablement roi. »

« Tout étoit dieu, excepté dieu même ; et le monde, que dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles. » *Bossuet*, Hist. univ.

« Il restoit environ cinq cents ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son fils de faire taire les prophètes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles. » *Le même*, ibid.

Que peuvent contre lui (dieu) tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.
Racine, Esther.

Cet autre trait du même poëte n'est pas moins grand, quoiqu'en un seul vers.

Je crains dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le sublime vient de la noblesse et de la grandeur des pensées. Mais il

faut avouer que ce qui est dit de dieu efface tout le reste. Aussi est-il juste que devant lui tout disparoisse et s'anéantisse.

VI. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beaucoup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime (*Longin*, ch. V.) une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hasard, et qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflûre de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet, l'enflûre n'est pas moins vicieuse (*Longin*, ch. II.) dans le discours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors et une apparence trompeuse : mais au-dedans elle est creuse et vide... Ce défaut n'est pas facile à éviter. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, et que nous craignons surtout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sais comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

Dans un noble projet on tombe noblement.

On a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui, au rapport de Quintilien (1),

(1) *Non supra modum elatus Tullius.* Quintil. *lib.* XII. *cap.* 10.

ne prend jamais un vol trop haut ; ou, comme fait Virgile, qui est sage jusques dans son enthousiasme..... Ces déclamateurs latins, dont Sénèque le père rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au-delà de l'Océan, sont outrés et excessifs. Les uns disent, qu'Alexandre (1) se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire ; qu'il est temps (2) qu'Alexandre cesse de vaincre, où le monde cesse d'être et le soleil d'éclairer : les autres (3), que la fortune met à ses victoires les mêmes limites que la nature met au monde ; qu'Alexandre (4) est grand pour le monde, et que le monde est petit pour Alexandre ; qu'il n'y a rien au-delà d'Alexandre (5), non plus qu'au-delà de l'Océan.

Ce que dit un historien au sujet de Pompée, n'est guère moins outré. « Telle fut, dit-il, la fin

(1) *Satis sit hactenus vicisse Alexandro, qua mundo lucere satis est.*

(2) *Tempus est Alexandrum cum orbe et cum sole desinere.*

(3) *Eumdem fortuna victoriæ tuæ, quem natura, finem facit.*

(4) *Alexander orbi magus est : Alexandro orbis angustus est.*

(5) *Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, quàm ultra oceanum.* Suasor. 1.

de Pompée (1), après trois consulats et autant de triomphes, ou plutôt après avoir dompté l'univers ; la fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture. »

L'endroit suivant de Malherbe l'est encore plus : il parle de la pénitence de saint Pierre.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent :
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent ;
Et ses pleurs qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Cet excellent poëte sort ici visiblement de son caractère, et nous montre combien il est aisé que l'enflûre prenne la place du grand et du sublime. Cette pièce étoit sans doute un ouvrage de la jeunesse de Malherbe, que ses autres compositions semblent désavouer.

VII. Les figures ne font pas une des moindres parties du sublime (*Longin, ch.* 14.), et ce sont elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthène, après la perte de la ba-

(1) *Hic post tres consulatus et totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, vita fuit exitus in tantum in illo viro à se discordante fortuna, ut, cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam.* Vell. Paterc. *lib.* II.

taille de Chéronée, veut justifier sa conduite, et rendre le courage aux Athéniens intimidés et abattus par cette défaite. *Non, messieurs*, leur dit-il, *non, vous n'avez point failli. J'en jure par les manes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, devant Platée.* Il pouvoit dire simplement que l'exemple de ces grands hommes justifioit leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande et pathétique manière d'affirmer par des sermens si extraordinaires et si nouveaux, il élève ces anciens citoyens au-dessus de la condition humaine, il inspire à ses auditeurs l'esprit et le sentiment de ces illustres morts, et il égale en quelque sorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe, aux victoires remportées autrefois à Marathon et à Salamine.

Cicéron (*pro Mil.* n. 85.), attribue la mort de Clodius à une juste colère des dieux, qui ont enfin vengé leurs temples et leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une manière fort sublime, en apostrophant et les autels et les dieux, et employant les plus grandes figures de rhétorique.

Vos Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor; vosque Al-

Je vous atteste et vous implore, saintes collines d'Albe que Clodius a profanées;

banorum obrutæ aræ, sacrorum populi romani sociæ et æquales, quas ille præceps amentia, cæsis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresserat : vestræ tum aræ, vestræ religiones viguerunt, vestra vis valuit, quam ille omni scelere polluerat.

bois respectables qu'il a abattus ; sacrés autels, lien de notre union, et aussi anciens que Rome même, sur les ruines desquels cet impie avoit élevé ces masses énormes de bâtimens : votre religion violée, votre culte aboli, vos mystères pollus, vos dieux outragés, ont enfin fait éclater leur pouvoir et leur vengeance.

Tuque, ex tuo edito monte, Latialis sancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, finesque, sæpe omni nefario stupro et scelere macularat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuisti. Vobis illæ, vobis, vestro in conspectu, seræ, sed justæ tamen et debitæ pœnæ solutæ sunt.

Et vous, divin Jupiter Latial, dont il avoit souillé les lacs et les bois par tant de crimes et d'impuretés, du sommet de votre sainte montagne vous avez enfin ouvert les yeux sur ce scélérat pour le punir. C'est à vous, et sous vos yeux; c'est à vous qu'une lente, mais juste vengeance, a immolé cette victime, dont le sang vous étoit dû.

Fléchier (1) décrit une mort bien différente d'une manière fort sublime, en faisant usage aussi des plus vives figures. « O dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires ! Pour accomplir vos volontés et

(1) *Oraison funèbre de Turenne.*

faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres, que vous avez tant de fois couronnées. » Cet endroit est grand certainement, et le seroit peut-être encore plus, s'il y avoit moins d'antithèses.

« N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. »

§. III. *Du genre tempéré.*

ENTRE les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé jusqu'ici, savoir le simple et le sublime, il y en a un troisième, qui tient comme le milieu entre les deux autres, et que nous pouvons appeler le genre orné et fleuri, parce que c'est celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau et de plus brillant. Il nous reste à faire sur cette sorte de style quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à discerner les ornemens solides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat.

Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-devant en parlant de la composition, et plusieurs de ceux que je citerai encore dans la suite, sont dans le genre fleuri, et peuvent servir pour la matière que je traite ici.

I. On appelle ornement en matière d'éloquence, certains tours, certaines manières, qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, et même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une manière toute simple, pourvu qu'elle fût claire et intelligible. Son principal but est de convaincre et de toucher; à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moyen de plaire. Il veut aller à l'esprit et au cœur; mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures et des images, parce qu'elle n'est frappée et remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien (1), que le plaisir aide à la persuasion, et que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce

(1) *Multum ad fidem adjuvat audientibus voluptas.* Quintil. *lib.* V. *cap.* 14.

Nescio quomodo etiam credit faciliùs quæ audienti jucunda sunt, et voluptate ad fidem ducitur. Ibid. *lib.* IV. *cap.* 2.

qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair et intelligible, ni qu'il soit plein de raisons et de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté et à cette solidité certain agrément, certain éclat; et c'est ce qu'on appelle ornement: par-là l'orateur satisfait en même-temps l'esprit et l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité et la solidité des pensées et des preuves, qui est comme sa nourriture naturelle; et il accorde à l'imagination la beauté, la délicatesse, l'agrément des expressions et des tours qui sont plus de son ressort, et lui appartiennent plus particulièrement.

II. Il y a des gens (1) ennemis de tout ornement du discours qui ne trouvent d'éloquence que celle dont le style simple et nu ressemble à celui de la conversation; qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité; et qui croyent que c'est déshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangère, dont, selon, eux, elle n'a pas besoin, et qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des philosophes, ou devant des personnes exemptes

(1) *Quidam nullam esse naturalem eloquentiam putant, nisi quæ sit quotidiano sermoni simillima,... contenti promere animi voluntatem, nihilque accersiti et elaborati requirentes: quicquid huc sit adjectum, id esse affectationis, et ambitiosæ in loquendo jactantiæ, remotumque à veritate.* Quintil. *lib.* XII. *cap.* 10.

de toute passion et de toute prévention, peut-être ce sentiment pourroit-il paroître raisonnable : mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi ; et si l'orateur ne savoit gagner ses auditeurs par le plaisir, et les entraîner par une douce violence, la justice et la vérité succomberoient souvent sous les efforts des méchans. C'est ce qu'autrefois Rutilius (1), le plus juste et le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui ; parce que, comme s'il eût été dans la république imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on employât d'autres armes pour sa défense que celles de la simple vérité. Il n'en auroit pas été ainsi, dit Antoine à Crassus dans un des dialogues de Cicéron, si vous l'aviez défendu, non à la manière des philosophes, mais à la vôtre : et quelque corrompus que fussent ses juges, votre éloquence victorieuse auroit surmonté leur mé-

(1) *Cùm esset ille vir (Rutilius) exemplum, ut scitis, innocentiæ..... noluit ne ornatiùs quidem aut liberius causam dici suam, quàm simplex ratio veritatis ferebat.... Quòd si tibi, Crasse, pro P. Rutilio, non philosophorum more, sed tuo, licuisset dicere ; quamvis scelerati illi fuissent, sicuti fuerunt pestiferi cives supplicîisque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evellisset vis orationis tuæ. Nunc talis vir amissus est, dùm causa ita dicitur, ut si in illa commentitia Platonis civitate res ageretur.* Cicer. *de Orat.* n. 229. 230.

chancelé, et auroit arraché à leur injustice un citoyen si digne d'être conservé.

III. C'est une habileté à orner et à embellir un discours, qui met de la différence entre un homme disert, et un homme éloquent. Le premier (1) se contente de dire sur une matière ce qu'il en faut dire : mais pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les grâces et tous les ornemens convenables. L'homme disert, c'est-à-dire, qui s'explique seulement avec clarté et solidité, laisse son auditeur froid et tranquille, et n'excite point en lui ces sentimens d'admiration et de surprise, qui, selon Cicéron (2), ne peuvent être l'effet que d'un discours orné et enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, soit pour les pensées, soit pour les expressions.

IV. Il y a un genre d'éloquence qui est uniquement pour l'ostentation, et qui n'a d'autre but que le plaisir de l'auditeur, comme les dis-

(1) *M. Antonius ait* (de Orat. *lib.* I. n. 94.) *à se disertos visos esse multos, eloquentem autem neminem. Disertis satis putat, dicere quæ oporteat; ornatè autem dicere, proprium esse eloquentissimi.* Quintil. *Proœm.* lib. VIII.

(2) *In quo igitur homines exhorrescunt? Quem stupefacti dicentem audiunt?.... qui distinctè, qui explicatè, qui abundanter, qui illuminatè et rebus et verbis dicunt: id est, quod dico ornatè.* Cicer. *de Orat.* lib. III. n. 53.

cours académiques, les complimens qu'on fait aux puissances, certains panégyriques, et d'autres pièces semblables, où il est permis (1) de déployer toutes les richesses de l'art, et d'en étaler toute la pompe. Pensées ingénieuses, expressions frappantes, tours et figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux et périodique; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique et de plus brillant, l'orateur (2) peut non-seulement le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, et dont il ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance et de beautés.

V. Il est pourtant nécessaire (3), même dans

(1) *Illud genus ostentationi compositum solam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit.... Quare quicquid erit sententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, translationibus magnificum, compositione elaboratum, velut institor quidam eloquentiæ, intuendum et penè pertractandum dabit.* Quintil *lib.* VIII. *cap.* 3.

(2) *In hoc genere, permittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem, quæ latere plerumque in judiciis debet. non confiteri modò, sed ostentare etiam hominibus in hoc advocatis.* Quintil. *lib.* II. *cap.* 11.

(3) *Ut conspersa sit quasi verborum sententiarumque floribus, id non debet esse fusum æquabiliter per omnem orationem, sed ita distinctum, ut sint quasi inornatu disposita quædam insignia et lumina. Genus dicendi est*

ce genre, que les ornemens soient dispensés avec une sorte de sobriété et de sagesse, et on doit surtout y jeter une grande variété. Cicéron insiste beaucoup sur ce principe, comme sur une des règles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il, choisir un genre d'écrire, qui soit agréable et qui plaise à l'auditeur, de sorte néanmoins que cet agrément et ce plaisir ne viennent point enfin à lui causer du dégoût. Car c'est l'effet que produisent ordinairement les choses qui frappent d'abord les sens par un vif sentiment de plaisir, sans qu'on puisse trop en rendre la raison. Il en apporte plusieurs exemples, tirés de la peinture, de la musique, des odeurs, des liqueurs, des viandes; et après avoir

eligendum, quod maximè teneat eos qui audiant, et quod non solùm delectet, sed etiam sine satietate delectet... Difficile enim dictu est, quænam causa sit cur ea quæ maximè sensus nostros impellunt voluptate et specie prima acerrimè commovent, ab iis celerrimè fastidio quodam et satietate abalienemur.... Omnibus in rebus voluptatibus maximis fastidium finitimum est : quo hoc minùs in oratione miremur, in qua vel ex poetis, vel ex oratoribus, possumus judicare, concinnam, distinctam, ornatam, festivam, sine intermissione, sine reprehensione, sine varietate, quamvis claris sit coloribus picta vel poesis vel oratio, non posse in delectatione esse diuturna. Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam et recensum; quo magis id, quod erit illuminatum, extare atque eminere videatur. Cicer. *de Orat.* lib. III. n. 96-98. 100. 101.

établi ce principe, que le dégoût et le rassasiement suivent de près les grands plaisirs, et que c'est ce qu'il y a de plus doux qui devient le plutôt fade et insipide, il en conclut qu'il n'est pas étonnant que soit en prose, soit en vers, un ouvrage, quelque grâce et quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il est trop uniforme, et toujours sur le même ton, ne se fasse pas longtemps goûter. Un discours qui est partout ajusté et peigné, sans mélange et sans variété, où tout frappe, tout brille; un tel discours cause plutôt une espèce d'éblouissement qu'une véritable admiration : il lasse et il fatigue par trop de beautés, et il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief, et tout ne doit pas être lumière.

VI. Si cela est vrai, même dans ces sortes de discours qui ne sont que pour l'apparat et pour la cérémonie, combien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses et importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire du barreau ? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, et, ce qui est bien plus considérable, du salut éternel; est-il permis à un orateur de s'occuper du soin de sa réputation, et de chercher à faire paroître de l'esprit ?

Ce n'est pas (1) qu'on prétende bannir de ces discours les grâces et la beauté du style. Mais les ornemens qu'il est permis d'y employer, doivent être plus graves, plus modestes, plus sévères, et partir (2) plutôt du fonds de la matière même, que du génie de l'orateur. J'aurai occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue. On ne peut trop le répéter (3) : il faut que cette parure soit mâle, noble et chaste. Il faut une éloquence ennemie de tout fard et de toute affétérie ; qui brille pourtant, mais de santé, s'il faut ainsi dire, et qui ne doive sa beauté qu'à ses forces. Car il en doit être du discours (4), comme du corps humain, qui tire ses véritables agrémens de sa bonne constitution : au lieu que

(1) *Neque hoc eò pertinet, ut in his nullus sit ornatus, sed uti pressior, et severior.* Quintil. *lib.* VIII. *cap.* 3.

(2) *Omnia potiùs, à causa, quam ab oratore, profecta credantur.* Quintil. *lib.* IV. *cap.* 2.

(3) *Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, et sanctus sit : nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet. Sanguine et viribus niteat.* Quintil. *lib.* VIII. *cap.* 3.

(4) *Corpora sana, et integri sanguinis, et exercitatione firmata, ex iisdem his speciem accipiunt, ex quibus vires : namque et colorata, et adstricta, et lacertis expressa sunt. Sed eadem si quis vulsa atque fucata muliebriter comat, fœdissima sint ipso formæ labore.* Quintil., *Procem.* lib. VIII.

le fard et l'artifice ne servent qu'à gâter le visage par le soin même qu'on prend de l'embellir.

VII. C'est un grand principe (1), qui se verifie également dans les ouvrages de la nature et dans ceux de l'art, que les choses qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont aussi pour l'ordinaire plus de dignité et de grâce. Qu'on fasse quelque attention (2) sur la symétrie et l'arrangement des différentes parties qui composent un édifice ou un vaisseau, qui entrent dans la structure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne se lasse point d'y admirer; on reconnoîtra que chacune de ces parties, dont l'utilité seule ou la nécessité sembleroit avoir fait naître l'idée, contribue aussi beaucoup à la beauté du tout. Il en est ainsi du discours. Ce qui

(1) *Ut in plerisque rebus incredibiliter hoc natura est ipsa fabricata, sic in oratione, ut ea, quæ maximam in se utilitatem continerent, eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel sæpe etiam venustatis.* Cicer. *de Orat.* lib. III. n. 178.

(2) *Singula hanc habent in specie venustatem, ut non solum salutis, sed etiam voluptatis causâ inventa esse videantur... Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis... Capitolii fastigium illud, et cæterarum ædium, non venustas, sed necessitas ipsa frabricata est.* Idem. *ibid.* n. 180.

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè necessitatem, suavitas quædam ac lepos consequatur. Idem. *ibid.* n. 181.

en fait la force, en fait aussi l'agrément; et jamais (1) la vraie beauté n'est séparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup servir pour distinguer les ornemens vrais et naturels, de ceux qui sont faux et étrangers: il n'y a qu'à examiner s'ils sont utiles ou nécessaires au sujet que l'on traite. Il y a un style éblouissant (2) qui impose par le vain éclat de l'expression, ou qui court sans cesse après de petites pensées froides et puériles, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égare en des lieux communs vides de sens, ou qui brille de je ne sais quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les secouer, ou qui se guinde enfin jusqu'aux nues pour attraper le sublime. Tout cela n'est point vraie éloquence, mais vaine et ridicule parure: et pour le bien faire sentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte sévérité des bons écrivains, soit anciens, soit modernes, qui ne sortent point de leur

(1) *Nunquam vera species ab utilitate dividitur.* Quint. *lib.* VIII. *cap.* 3.

(2) *Vitiosum est et corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ resultat, aut puerilibus sententiolis lascivit, aut immodico tumore turgescit, aut inanibus locis bacchatur, aut casuris si leviter excutiantur flosculis nitet, aut præcipitia pro sublimibus habet.* Quintil. *lib.* XII. *cap.* 10.

sujet, et n'outrent rien. Car ces fausses grâces (1), et ces fausses beautés disparoissent, quand on leur en oppose de solides.

IX. Je dirois volontiers des grâces du style fleuri, par rapport aux beautés d'un style plus solide et plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres. La nature (2), dit-il, semble avoir voulu se jouer et comme s'égayer dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs et les jardins : variété incompréhensible, et que nulle description ne peut exprimer, parce que la nature est bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaisir, aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour : au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de

(1) *Evanescunt hæc atque emoriuntur comparatione meliorum : ut lana tincta fuco citra purpuram pacet.... Si verò judicium his corruptis acrius adhibeas, jam illud quod fefellerat, exuat mentitum colorem, et quadam vix enarrabilis fœditate pallescat.* Ibid.

(2) *Inenarrabilis florum varietas : quando nulli potest facilius esse loqui, quàm rerum naturæ pingere, lascivienti præsertim, et in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliqua hujus alimentique gratia genuit ideoque sæcula annosque tribuit iis. Flores verò odoresque in diem gignit : magna (ut palam est) admonitione hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrimè marcescere.* Plin. *Hist. nat.* lib. XXI. cap. 1.

l'homme et aux usages de la vie, elle leur accorde plusieurs années, et quelquefois des siècles entiers, sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vite, et perd bientôt sa vivacité et son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du style dont nous parlons ici, auxquelles on sait que les orateurs donnent ordinairement le nom de fleurs (1).

§. IV. *Réflexions générales sur les trois genres d'éloquence.*

Il seroit inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur, puisqu'il doit les embrasser tous, et que son habileté (2) consiste à savoir les employer à propos selon la différence des matières qu'il traite, de sorte qu'il puisse les tempérer l'un par l'autre, et mêler également tantôt la force à la douceur, et tantôt la douceur à la force. D'ailleurs ces trois genres (3), dans la diversité de

(1) *Ut conspersa sit verborum sententiarumque floribus, id non debet esse fusum æquabiliter per omnem orationem.* Cicer. *de Orat.* lib. III. n. 96.

(2) *Magni judicii, summæ etiam facultatis esse debebit moderator ille et quasi temperator hujus tripartitæ varietatis. Nam et judicabit quid quique opus sit; et poterit, quocumque modo postulabit causa, dicere.* Cicer. *Orat.* n. 70.

(3) *Si habitum etiam orationis et quasi colorem ali-*

styles qui les distingue, ont pourtant quelque chose de commun qui les réunit, savoir un certain goût de beauté solide et naturelle, ennemie de tout fard et de toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que cette éloquence fleurie et brillante, qui, pour ainsi dire, pétille partout d'esprit, qui prodigue sans mesure les grâces et les beautés, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne assez souvent la préférence sur toutes les autres, qui paroît si fort du goût de notre siècle, et qui étoit presque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, est pourtant d'un très-médiocre usage, et renfermée dans des bornes très-étroites. Cette sorte d'éloquence n'est point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'est pas propre non plus pour les écrits de piété et de morale, pour les livres de controverse, pour les dissertations savantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de littérature. L'histoire, qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderoit pas d'un style

quem requiritis, est plena quædam, et tamen teres; et tenuis, et non sine nervis ac viribus; et ea, quæ particeps utriusque generis, quadam mediocritate laudatur. His tribus figuris insidere quidam venustatis non fuco illitus, sed sanguine diffusus debet color. Cicer. *Orat.* lib. III. n. 199.

si affecté ; et il paroîtroit encore plus insupportable dans les lettres, dont la simplicité fait le principal caractère. A quoi se trouvera donc réduite cette éloquence si vantée ? Je laisse au lecteur le soin de parcourir les endroits et les occasions où elle peut être raisonnablement admise, et de juger si elle mérite tous nos soins et toute notre estime.

Ce n'est pas que tous ces autres ouvrages soient ennemis de l'ornement. Cicéron en est une grande preuve, et il peut seul nous suffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juste idée du style épistolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remercîment, de louange. Quelques-unes sont gaies et enjouées, où il badine avec esprit : d'autres graves et sérieuses, où il examine des questions importantes. Dans d'autres il traite des affaires publiques ; et celles-là ne sont pas à mon sens les moins belles. Celles, par exemple (1), où il rend compte, d'abord au sénat et au peuple romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement de sa province, sont un parfait modèle de la netteté, de l'ordre et de la précision qui doivent régner dans des mémoires et dans des relations ; et on

(1) Cicer. *Epist.* 2. lib. XV. *ad Famil.*

doit surtout y remarquer la manière adroite et insinuante qu'il employe pour se concilier les bonnes grâces de Caton, et pour se le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa fameuse lettre à Luccéius (1), où il le prie d'écrire l'histoire de son consulat, sera toujours regardée avec raison comme un monument éclatant de son éloquence, aussi bien que de sa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à son frère Quintus, où toutes les grâces et toutes les finesses de l'art sont mises en usage. Ses traités de rhétorique et de philosophie sont des chefs-d'œuvre dans leur genre ; et les derniers montrent comment les matières les plus subtiles et les plus épineuses peuvent être traitées avec élégance et délicatesse. Pour ses harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes sortes de styles, le simple, l'orné, le sublime.

Que dirai-je des auteurs grecs? Le caractère propre d'Homère, n'est-ce pas d'exceller également dans les petites et dans les grandes choses, et de joindre à une sublimité merveilleuse une simplicité qui n'est pas moins admirable? Y a-t-il un style plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé, que celui de Platon? Est-ce

(1) Cicer. *Epist.* 12. lib. V. *ad Famil.*

sans raison que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même-temps à Athènes, Démosthène a eu le premier rang (1), et a été regardé presque comme la règle de l'éloquence ? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens historiens, est-il un homme sensé qui se lasse de la lecture de Plutarque ? Or, de tous ces auteurs si anciennement et si généralement estimés, y en a-t-il un seul qui ait donné dans ce goût de pointes, de pensées brillantes, de figures recherchées, de beautés entassées les unes sur les autres ? Et combien ce style, qui est banni de presque tous les discours sérieux, doit-il paroître quelque chose de petit, de mince, de puérile, en comparaison de cette noble simplicité ou de sage grandeur, qui font le caractère de tous les bons ouvrages, et qui sont d'usage pour toutes les matières, pour tous les temps et pour toutes les conditions ?

Mais pour en juger ainsi, il ne faut que consulter la nature. On ne peut nier que ces jardins si peignés, si ajustés, si enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant ; ces parterres d'un goût si délicat, ces jets-d'eau, ces cascades, ces bosquets, n'aient beaucoup d'agrément : mais oseroit-on comparer tout cela au magnifique spec-

(1) *Quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit.* Quintil. *lib.* X. *cap.* 1.

tacle que présente une belle campagne (1), où on ne sait ce qu'on doit le plus admirer : ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ses eaux avec majesté ; ou ces longues et agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paissent sans cesse rendent comme vivantes et animées ; ou ces gazons naturels qui semblent inviter au repos, et dont l'éclatante verdure (2) n'est point ternie par des ouvrages de marbre ; ou ces riches côteaux si merveilleusement diversifiés par des maisons, des arbres, des vignes, et encore plus par un champêtre inculte ; ou ces hautes montagnes qui semblent se perdre dans les nues ; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, presque aussi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui qui en est le créateur ? Voilà ce qu'est le style le plus fleuri, auprès de la grande et sublime éloquence.

Le célèbre Atticus, si connu par les lettres

(1) *Terra vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus. Quorum omnium incredibilis multitudo insatiabili varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos amnium, riparum vestitus viridissimos, speluncarum concavas altitudines, saxorum asperitetes, impendentium montium altitudines, immensitatesque camporum.* Cicer. *de Nat. deor.* lib. II. n. 98.

(2) ..... *Viridi si margine clauderet undas*
Herba, nec ingenuum violarent marmora tophum.
Juven. *lib.* I. *sat.* 3.

que Cicéron lui a écrites, se promenant avec lui dans une île fort agréable, près de l'une des maisons de campagne que ce fameux orateur (1) aimoit plus que toutes les autres, parce que c'étoit le lieu de sa naissance, lui disoit, en admirant la beauté du paysage, que la magnificence des plus superbes maisons de campagne, ces salles pavées de marbre, ces lambris dorés, ces vastes pièces d'eau qui faisoient l'admiration des autres, que tout cela lui paroissoit petit et méprisable, quand il le comparoit avec cette île, ce ruisseau, cette campagne si riante qu'il avoit pour lors devant les yeux : et il remarque judicieusement que ce sentiment n'est point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il est dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'esprit; et on ne peut trop le répéter aux jeunes gens,

(1) *Hoc ipso in loco..... scito me esse natum. Quare id est nescio quid, et latet in animo ac sensu meo, quo me plus hic locus fortasse delectet.* Cicer. 2. *de Leg.* n. 3.

Equidem, qui nunc primùm huc venerim, satiari non queo : magnificasque villas, et pavimenta marmorea, et laqueata tecta contemno. Ductus verò aquarum; quos isti tubos et euripos vocant, quis non, cùm hæc videat, irriserit. Itaque, ut tu paulo antè de lege et jure disserens, ad naturam referebas omnia; sic in his ipsis rebus, quæ ad quietem animi delectationemque quæruntur, natura dominatur. Ibid. n. 2.

pour les mettre en garde contre un mauvais goût de pensées brillantes, et de tours ingénieux et recherchés, qui semble vouloir prendre le dessus, et qui a toujours été l'avant-coureur de la chute et de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien avoit raison de dire que, s'il falloit (1) nécessairement choisir entre la simplicité encore grossière des anciens écrivains, et la licence démesurée des nouveaux, il préféreroit sans hésiter les premiers aux seconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un discours que l'on peut, ce me semble, proposer comme un modèle achevé de cette éloquence noble et sublime, et en même-temps naturelle et sans affectation, dont j'ai tâché de marquer ici les caractères. Ce discours fut prononcé par Racine, dans l'académie françoise, à la réception de deux académiciens, dont l'un étoit Thomas Corneille, qui succédoit au célèbre Pierre Corneille, son frère. Racine, après avoir comparé ce dernier aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivoient en même-temps qu'eux, continue ainsi :

(1) *Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam.* Quintil. *lib.* VIII. *cap.* 5.

« Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poësie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les états; nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des lettres, et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie: du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvres comme ceux de monsieur votre frère; quelque étrange inégalité que durant leur vie la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivans on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses, et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir, que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus

grand de ses poëtes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie : que même deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité ; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remercimens pour Louis-le-Grand. »

A l'occasion de Bergeret, secrétaire du cabinet, qui fut reçu ce même jour à l'académie françoise, Racine fit un éloge magnifique de Louis XIV, dont j'insérerai ici une partie.

« Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe : qui l'eût dit, qu'avant la fin du printemps tout seroit calmé? Quelle apparence de pouvoir dissiper si tôt tant de ligues? Comment accorder tant d'intérêts si contraires? Comment calmer cette foule d'états et de princes, bien plus irrités de notre puissance, que des mauvais traitemens qu'ils prétendoient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffiroient

pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée, n'en étoit encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienneté, avoit résolu dans son cabinet qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haye. Là-dessus, les provinces délibèrent, les ministres des hauts-alliés s'assemblent; tout s'agite, tout se remue. Les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on leur a pris: mais tous ont résolu de ne point poser les armes. Le roi cependant, d'un côté fait prendre Luxembourg, de l'autre s'avance lui-même aux portes de Mons: ici il envoie des généraux à ses alliés; là il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume; soulage les peuples, et les fait jouir par avance des fruits de la paix: et enfin, comme il l'avoit prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter; ou pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs

efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Il y a certainement dans ces deux endroits du beau, du grand, du sublime. Tout y plaît, tout y frappe; et ce n'est point par des grâces affectées, par des antithèses bien mesurées, par des pensées éblouissantes : rien de tout cela ne s'y trouve. C'est la solidité et la grandeur des choses mêmes et des idées qui enlève, ce qui fait le caractère de la vraie et de la parfaite éloquence, telle qu'on l'a toujours admirée dans Démosthène. L'éloge du roi est terminé par une pensée magnifique, qui laisse infiniment plus à découvrir qu'elle ne montre : *Sans avoir pu s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.* On s'imagine assister à l'entrevue où le fier romain Popilius ayant prescrit de la part du sénat des conditions de paix à Antiochus, et voyant que ce roi cherchoit à éluder, l'enferma (1) dans un cercle qu'il traça autour de lui avec la baguette qu'il avoit à la main, et l'obligea de lui rendre une réponse positive avant que d'en sortir. Ce trait d'histoire, dont je laisse

(1) *Popilius virga quàm in manu gerebat circumscripsit regem, ac :* Priusquam hoc circulo excedas, *inquit*, redde responsum, senatui quod referam. *Obstupefactus tam violento imperio, parumper cùm hæsitasset :* Faciam, *inquit*, quod censet senatus. *Tit.-Liv.* lib. XLV, n. 12.

au lecteur le soin et le plaisir de faire lui-même l'application, a beaucoup plus de grâce, que si l'on avoit cité l'endroit d'où il est tiré.

ARTICLE II. *De ce que l'on doit principalement observer en expliquant les auteurs.*

JE réduirai ces observations à sept ou huit chefs, qui sont le raisonnement et les preuves, les pensées, le choix des mots, leur arrangement, les figures, certaines précautions oratoires, les passions. Je mêlerai quelquefois à ces observations des exemples tirés des meilleurs auteurs, qui serviront à éclaircir les préceptes, et apprendront l'art de composer.

§. I. *Du raisonnement et des preuves.*

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, et à laquelle on peut dire que toutes les autres se rapportent. Car les expressions, les pensées, les figures, et toutes les autres sortes d'ornemens dont nous parlerons dans la suite, viennent au secours des preuves, et ne sont employées que pour les faire valoir, et pour les mettre dans un plus grand jour. Elles (1) sont au discours ce que sont au corps la peau et

(1) *Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum*

la chair qui en font la beauté et l'agrément, mais non la force et la solidité ; qui couvrent et embellissent les os et les nerfs, mais qui les supposent, et n'en peuvent tenir lieu. Je ne disconviens pas (1) qu'il ne faille s'étudier à plaire, et encore plus à toucher : mais on fera l'un et l'autre avec bien plus de succès, lorsque l'on aura instruit et convaincu les auditeurs ; à quoi on ne peut parvenir que par la force du raisonnement et des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un discours, une harangue, un ouvrage, se rendent surtout attentifs aux preuves et aux raisons ; qu'ils les séparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourroient se laisser éblouir ; qu'ils les pèsent et les considèrent en elles-mêmes ; qu'ils examinent si elles sont solides, si elles font au sujet, et si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soient bien présentes à leur esprit ; et qu'après qu'on le leur aura expliqué,

comparantur, nervisque illis, quibus causa continetur, adjiciunt superinducti corporis speciem. Quintil. *lib.* V. *cap.* 8.

(1) *Nec abnuerim esse aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipsa plus valent, cùm se didicisse Judex putat : quod consequi nisi argumentatione, aliaque omni fide rerum, non possumus.* Ibid.

ils soient en etat de rendre raison du dessein de l'auteur, et de dire sur chaque endroit : *Ici il veut prouver telle chose, et il la prouve par telles raisons.*

Parmi les preuves (1) il y en a de fortes et de convaincantes, sur chacune desquelles il faut insister, et qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies et confondues dans la foule. Il y en d'autres au contraire plus foibles et plus légères, qu'il faut entasser ensemble, afin qu'elles se prêtent un mutuel secours en suppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort sensible de ces dernières. Il s'agissoit d'un homme accusé d'avoir tué un de ses proches pour recueillir sa succession ; et voici les preuves qu'on en apportoit : *Hereditatem sperabas, et magnam hereditatem ; pauper eras, et tum maximè à creditoribus appellabaris, et offenderas eum cujus hæres eras, et mutaturum tabulas sciebas.* Ces preuves considérées séparément (2), sont

(1) *Firmissimis argumentorum singulis instandum, infirmiora congreganda sunt : quia illa per se fortiora non oportet circumstantibus obscurare, ut qualia sunt appareant ; hæc imbecilla naturâ, mutuo auxilio sustinentur. Itaque si non possunt valere quia magna sunt, valebunt quia multa sunt.* Quintil. *lib.* V. *cap.* 12.

(2) *Singula levia sunt et communia, universa verò nocent, etiamsi non ut fulmine, tamen ut grandine.* Ibid.

légères et communes, mais jointes ensemble elles ne laissent pas de frapper, non comme la foudre, qui renverse, mais comme la grêle dont les coups redoublés se font sentir.

Il faut éviter de trop insister sur des choses qui ne le méritent pas : car alors nos preuves (1) outre qu'elles sont ennuieuses deviennent encore suspectes par le soin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui semble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

On demande (*Quintil.* l. V. c. 12.) s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout-d'un-coup des esprits; ou à la fin, pour y laisser une plus forte impression; ou partie au commencement, partie à la fin, selon l'ordre de bataille que nous voyons dans Homère (*Iliad.* lib. IV. v. 297.); ou enfin s'il n'est pas mieux de cemmencer par les plus foibles, afin qu'elles aillent toujours en augmentant. Cicéron (lib. II. *de Orat.* n. 314; *et in Orat.* n. 50.) semble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer et finir par ce que l'on a de plus fort, et jeter entre deux ce qu'on a de plus foible : mais dans ses partitions ora-

(1) *Nec tamen omnibus semper quæ invenerimus argumentis onerandus est judex : quia et tædium afferunt, et fidem detrahunt.* Ibid.

toires il avoue qu'on ne peut pas toujours ranger ses preuves comme on le voudroit (1), et qu'un orateur sage et prévoyant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs, et se régler sur leur goût. Quintilien aussi sans rien décider, marque que l'ordre et l'arrangement des preuves doivent être différens selon l'exigence des matières que l'on traite, de sorte pourtant que jamais le discours n'aille en déclinant, et ne finisse par de minces et de foibles raisons, après qu'on en a employé d'abord de fortes.

La liaison des preuves entre elles n'est pas une chose indifférente, elle contribue beaucoup à la clarté et à l'ornement du discours. Elle dépend de la justesse et de la délicatesse des transitions, qui sont comme un nœud (2) dont on se sert pour unir des parties et des propositions, qui souvent paroissent n'avoir aucun rapport, qui sont indépendantes et comme étrangères à l'égard les unes des autres, et qui sans ce lien commun

(1) *Semperne ordinem collocandi, quem volumus, tenere possumus? Non sanè. Nam auditorum aures moderantur oratori prudenti et providо, et quod respuunt immutandum est.* Cicer. *in Partition. Orat.* n. 15.

(2) *Ita res diversæ distantibus ex locis, quasi invicem ignotæ, non collidentur, sed aliqua societate cum prioribus ac sequentibus se copulaque tenebunt..... Ita ut corpus sit, non membra..... Ac videbitur non solum composita oratio, sed etiam continua.* Quintil. *lib.* VII. *cap.* 1.

s'entre-heurteroient mutuellement, et ne pourroient cadrer ensemble. L'art de l'orateur consiste donc alors à savoir par de certains tours, et de certaines pensées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union si naturelle, qu'elles semblent faites les unes pour les autres, et que toutes ensemble elles forment, non des membres et des morceaux détachés, mais un corps et un tout continu.

Fléchier avoit commencé l'éloge de Turenne, par celui de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs; qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Il veut ensuite parler du malheur qu'a eu ce prince de naître dans l'hérésie. Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure nommée par les rhéteurs correction, qui lui fournit une transition toute naturelle. « Mais que dis-je? Il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'hérésie des derniers temps l'avoit infectée. »

Il y a encore une observation plus importante. Il ne suffit pas d'avoir des preuves solides, de les avoir bien unies ensemble; il faut

savoir les développer (1), et leur donner une juste étendue pour en faire sentir tout le poids, et pour en tirer tout l'avantage possible. C'est ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'est en cela que consistent principalement la force de l'éloquence, et l'art de l'orateur : et c'est en quoi Cicéron a surtout réussi. J'en rapporterai un seul exemple tiré de son plaidoyer pour Milon.

A plusieurs preuves, par lesquelles Cicéron (*pro Mil.* n. 42 *et* 43.) avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonstance du temps, et il demande s'il est vraisemblable qu'à la veille presque des assemblées du peuple romain où se devoient donner les charges, Milon qui songeoit à demander le consulat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. *Præsertim, judices, cùm honoris amplissimi contentio et dies comitiorum subesset.* Cette réflexion est fort sensée : mais si l'orateur s'étoit contenté de la montrer simplement, sans lui prêter le secours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comment dans une telle conjoncture on est cir-

(1) *Quædam argumenta ponere satis non est : adjuvanda sunt.* Quintil. *lib.* V. *cap.* 12.

conspect et attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes grâces et les suffrages des citoyens.

« Je sais, dit Cicéron, jusqu'où va la timidité de ceux qui briguent les charges, et combien la demande du consulat entraîne avec elle de soins et d'inquiétudes. Nous craignons, non-seulement ce qu'on peut nous reprocher ouvertement, mais ce qu'on peut penser de nous en secret et dans le fond du cœur. Le moindre bruit ; la fable la plus vaine et la moins fondée nous alarme et nous déconcerte. Nous étudions avec inquiétude les yeux, les regards, les paroles de tout le monde. Car rien n'est si fragile, si incertain, ni si variable que la volonté des citoyens à l'égard de quiconque prétend aux charges publiques. Non-seulement ils s'irritent et s'offensent de la faute la plus légère ; ils conçoivent même souvent de capricieux et d'injustes dégoûts pour les plus belles actions. *Quo quidem tempore (scio enim quam timida sit ambitio, quantaque et quàm solicita cupiditas consulatûs) omnia, non modò quæ reprehendi palam, sed etiam quæ obscurè cogitari possunt, timemus : rumorem, fabulam fictam, falsam perhorrescimus : ora omnium atque oculos intuemur. Nihil enim est tam molle, tam tenerum, tam aut fragile aut flexibile, quàm voluntas erga nos sensusque civium, qui*

non modò improbitati irascuntur candidatorum, sed etiam in rectè factis sæpe fastidiunt. » Est-il possible de mieux peindre, d'un côté la bizarre légèreté du peuple, et de l'autre les craintes et les inquiétudes continuelles de ceux qui briguoient ses suffrages ? Il conclut ce raisonnement d'une manière encore plus vive, en demandant s'il y a la moindre vraisemblance que Milon, uniquement occupé depuis long-temps de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple les mains encore fumantes du sang de Clodius, et portant sur son front et dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime. *Hunc diem igitur campi speratum atque exoptatum sibi proponens Milo, cruentis manibus scelus et facinus præ se ferens et confitens, ad illa augusta centuriarum auspicia veniebat! Quàm hoc non credibile in hoc! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui se, interfecto Milone, regnaturum putaret!*

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlèvent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, et se défier d'une imagination trop vive, qui s'abandonnant à ses saillies, s'arrête mal-à-propos sur des choses étrangères au sujet, ou de peu de conséquence,

ou qui insiste trop long-temps sur les choses mêmes qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius (1), il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivans dans un sac, et ensuite jetés dans la mer. L'auditoire (2) fut enlevé par la beauté de cet endroit, et interrompit l'orateur par ses applaudissemens. En effet, il est difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant. Cependant Cicéron (3) dont le goût et le jugement s'étoient perfectionnés par un long usage, et dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis par l'âge une espèce de maturité, reconnut dans la suite que si cet endroit avoit été si fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés solides et réelles, que dans l'espérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

(1) Cicer. *pro Rosc. Amer.* 70. 72.

(2) *Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum!* Cicer. *in Orat.* n. 107.

(3) *Cùm ipsa oratio jam nostra canesceret, haberetque suam quandam maturitatem, et quasi senectutem.* Cicer. *Brut.* n. 8.

Quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquando sentire cœpimus.... sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re et maturitate, quàm spe et expectatione laudati. Cicer. *Orat.* n. 107.

Illa pro Roscio juvenilis redundantia. Ibid. n. 108.

C'est, comme je l'ai déjà remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur proposer un sujet traité par quelque bon auteur, et de leur faire trouver sur-le-champ ce qu'on peut dire sur ce sujet, en les interrogeant de vive voix, et en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

Sext. Roscius, pour qui Cicéron plaida, étoit accusé d'avoir tué son père, et l'accusateur n'apportoit aucune preuve contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accusateur. Ils répondront sans doute que pour donner quelque vraisemblance à une telle accusation, il faut que les preuves soient en grand nombre, bien convaincantes, et tout-à-fait incontestables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de son père; montrer dans sa vie précédente des déréglemens et des désordres qui préparent à croire un tel crime: et quand tout cela seroit démontré, produire des preuves certaines d'un fait si incroyable, marquer le lieu, le temps, les témoins, les complices, sans quoi on ne pourra croire un fils coupable d'une action si noire, qui suppose un monstre qui a étouffé tous les sentimens de la nature. On aura pris soin auparavant de leur raconter l'histoire des deux enfans qu'on trouva endormis auprès de

leur père qui avoit été tué, et que les juges renvoyèrent absous, persuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés : et les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours, en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs mères, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avoient établi contre les parricides, en faisant voir l'énormité de ce crime, montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en porter des preuves bien évidentes et bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons : et des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les *Discours* de Cicéron, et les *Harangues* de Tite-Live, peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte, mais fort éloquente, et qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la manière dont il faut lire les auteurs, et celle dont ils doivent composer.

Explication d'une harangue de Tite-Live (lib. XXIII. n. 9.).

Je suppose qu'on donne à un jeune homme pour matière de composition le discours de Pacuvius à son fils Pérolla. Voici quel en est le sujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, et malgré l'opposition de Magius qui tenoit pour les Romains, et avec qui Pérolla étoit uni d'amitié et de sentimens, s'étoit rendue à Annibal, qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie et en festins. Deux frères, qui étoient les plus considérables de la ville, donnèrent à manger à Annibal. Tauréa et Pacuvius, seuls de tous les Capouans, furent admis à ce repas; et le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grâce pour son fils Pérolla, dont les engagemens avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la prière de son père. Après le repas Pérolla conduisit son père dans un endroit écarté, et là tirant de dessous sa robe un poignard, il lui déclara le dessein qu'il avoit formé de tuer Annibal, et de sceller par son sang le traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner son fils d'une si funeste résolution. Ce discours, dans de telles circonstances, doit être fort court,

et n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en soi-même des motifs capables de convaincre et de toucher le fils. Il s'en présente trois assez naturellement. Le premier se tire du danger où il s'expose en attaquant Annibal au milieu de ses gardes. Le second regarde le père même, qui est résolu de se mettre entre Annibal et son fils, et qu'il faudra par conséquent percer le premier. Un troisième se tire de ce que la religion a de plus sacré, la foi des traités, l'hospitalité, la reconnoissance. Voilà le premier pas qu'il faut faire en composant, qui est de trouver des preuves et des moyens : et c'est ce qui s'appelle en rhétorique *invention*, et qui en est la première partie.

Après qu'on a trouvé des raisons, on songe à l'ordre qu'il faut leur donner : et cet ordre demande, dans une harangue aussi courte que celle-ci, qu'elles aillent toujours en croissant, et que les plus fortes soient mises à la fin. La religion n'est pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractère de celui dont il s'agit : c'est donc par-là qu'il faut commencer. Son propre intérêt, son danger personnel le touchent bien plus vivement : ce motif doit tenir la seconde place. Le respect et la

tendresse pour un père qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, passent tout ce qu'on peut imaginer : c'est donc par où il faudra finir. Voilà ce qui s'appelle en rhétorique *disposition*, et qui en est la seconde partie.

Reste l'*élocution*, qui fournit les expressions et les tours, et qui par la variété et la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément et à la force du discours. Voyons comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'exorde, est courte, mais vive et touchante.

Per ego te fili, quæcumque jura liberos jungunt parentibus, precor quæsoque, ne ante oculos patris facere et pati omnia infanda velis.

Mon fils, je vous prie et vous conjure, par tous les droits les plus sacrés de la nature et du sang, de ne point entreprendre de commettre sous les yeux de votre père, une action également criminelle en elle-même, et funeste par les suites qu'elle aura pour vous.

Cet arrangement confus, *per ego te*, convient fort au trouble d'un père qui est tout hors de lui-même : *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quæcumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort et de plus tendre. Cette proposition, *ne ante oculos patris facere et pati omnia infanda velis*, qui

représente le crime et les suites funestes d'un tel meurtre, est comme l'abrégé de tout le discours. Il pouvoit dire simplement, *ne occidere Annibalem in conspectu meo velis*. Quelle différence !

I. MOTIF tiré de la religion. Il se subdivise en trois autres, qui ne sont presque que montrés, mais d'une manière fort vive et fort éloquente, sans qu'il y ait aucune circonstance omise, ni aucun mot qui ne porte : 1°. la foi des traités confirmée par le serment et les sacrifices ; 2°. les droits sacrés et inviolables de l'hospitalité ; 3°. l'autorité d'un père sur son fils.

Paucæ horæ sunt, intra quas jurantes quicquid deorum est, dextræ dextras jungentes, fidem obstrinximus, ut sacratas fide manus digressi ab colloquio extemplò in eum armaremus ? Surgis ab hospitali mensa, ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipsam mensam cruentares hospitis sanguine ? Annibalem pater filio meo potui placare : filium Annibali non possum ?

Il n'y a que peu de momens que nous nous sommes liés par les sermens les plus solennels, que nous avons donné à Annibal les marques les plus saintes d'une amitié inviolable : et sortis à peine de cet entretien, nous armerions contre lui cette même main que nous lui avons présentée pour gage de notre fidélité ! Cette table où président les dieux vengeurs des droits de l'hospitalité, où vous avez été admis par une faveur que deux seuls Campaniens partagent

avec vous ; vous ne la quittez cette table sacrée que pour la souiller un moment après du sang de votre hôte ! Hélas ! après avoir obtenu d'Annibal la grâce de mon fils, seroit-il bien possible que je ne pusse obtenir de mon fils celle d'Annibal ?

II. Motif.

Sed sit nihil sancti ; non fides, non religio, non pietas : audiantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.

Mais ne respectons rien, j'y consens, de tout ce qu'il y a de plus sacré entre les hommes : violons tout ensemble, la foi, la religion, la piété ; rendons-nous coupables de l'action du monde la plus noire, si notre perte ne se trouve pas ici infailliblement jointe avec le crime.

Ce n'est-là qu'une transition : mais combien elle est ornée ! Quelle justesse et quelle élégance dans cette distribution, qui reprend en trois mots les trois parties du premier motif ! *fides*, pour le traité ; *religio*, pour l'hospitalité ; *pietas*, pour le respect qu'un fils doit à son père. *Audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Cette pensée est fort belle, et conduit naturellement du premier motif au second.

Unus aggressurus es Annibalem ? Quid illa turba tot liberorum servorumque ? Quid in unum intenti omnium oculi ? Quid tot dextræ ? Torpescent-ne in amentia illa ? Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret populus romanus, tu sustinebis ?

Seul vous prétendez attaquer Annibal ? Mais quoi ! cette foule d'hommes libres et d'esclaves qui l'environnent ; tous ces yeux attachés sur lui pour veiller sans cesse à sa sureté ; tant de bras toujours prêts à s'employer à sa défense : espérez-vous qu'ils demeurent glacés et immobiles au moment que vous vous porterez à cet excès de fureur ? Soutiendrez-vous le regard seul d'Annibal, ce regard redoutable, que ne peuvent soutenir les armées entières, qui fait trembler le peuple romain ?

Quelle foule de pensées, de figures, d'images ! et cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal, sans s'exposer à un danger certain de mourir. Quelle admirable opposition entre des armées entières qui ne peuvent soutenir le visage d'Annibal, le peuple romain même que ses regards font trembler, et un foible particulier ! *tu.*

III. MOTIF.

Et, alia auxilia desint, me ipsum ferire, corpus meum opponentem pro corpore Annibalis sustinebis ? Atqui per meum pectus pe-

Et quand même tout autre secours lui manqueroit, aurez-vous le courage de me frapper moi-même lorsque je le couvrirai de mon

tendus ille tibi transfigendusque est.

corps, et que je me présenterai entre lui et vos coups? Car je vous le déclare, ce n'est qu'en me perçant le flanc que vous pouvez aller jusqu'à lui.

Je n'admire pas moins la simplicité et la briéveté de ce dernier motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme seroit bien tenté d'ajouter ici quelques pensées et d'étendre cet endroit. Pourrez-vous tremper vos mains dans le sang d'un père; arracher la vie à celui de qui vous l'avez reçue, etc.? Mais un maître comme Tite-Live sent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, et que vouloir l'amplifier, c'est l'affoiblir.

PÉRORAISON.

Deterreri hic sine te potius, quàm illic vinci. Valeant preces apud te meæ, sicut pro te hodie valuerunt.

Laissez-vous fléchir en ce moment, plutôt que de vouloir périr dans une entreprise si mal concertée. Souffrez que mes prières aient sur vous quelque pouvoir, après qu'elles ont été aujourd'hui si puissantes en votre faveur.

Jusqu'ici Pacuvius avoit employé les figures les plus vives et les plus pressantes : tout étoit animé et plein de feu : ses yeux, son visage, ses mains en disoient sans doute encore plus que sa langue. Tout-d'un-coup il s'adoucit : il prend

un ton plus tranquille, et finit par les prières, qui dans la bouche d'un père sont plus fortes que toutes les raisons. Aussi le fils ne put-il tenir contre cette dernière attaque.

Les larmes, qui commencèrent à couler de ses yeux, firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baisers du père, qui le tint long-temps tendrement embrassé, et ses prières redoublées avec instance, achevèrent de le persuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens, medium complectitur, atque osculo hærens, non antè precibus abstitit, quàm pervicit ut gladium poneret, fidemque daret nihil facturum tale.*

§. II. *Des Pensées.*

PENSÉE est un mot fort vague et fort général, qui a plusieurs significations bien différentes, aussi bien que le mot latin *sententia*. On voit assez que ce que nous examinons ici sont les pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, et qui en font une des principales beautés.

C'est ici proprement ce qui fait le fonds, et comme le corps du discours : car l'élocution (1) n'en est que le vêtement et la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce grand principe, si souvent répété dans Cicéron

(1) *Quorumdam elocutio res ipsas effeminat, quæ illo verborum habitu vestiuntur.* Quintil. *Proœm.* lib. VIII.

et dans Quintilien, que les mots (1) ne sont que pour les choses : qu'ils ne sont destinés qu'à mettre au jour, et tout au plus à embellir nos pensées : que les expressions les plus choisies (2) et les plus brillantes, si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un son vide et méprisable, qui n'a rien que de ridicule et d'insensé. Qu'au contraire il faut faire cas des pensées et des raisons solides, quoique destituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque manière qu'elle se montre, est toujours estimable : en un mot, que l'orateur (3) peut donner quelque soin aux mots, mais qu'il doit sa principale attention aux choses.

On fera remarquer aussi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les pensées dont ils embellissent leur discours sont simples, naturelles, intelligibles; qu'elles ne sont point affectées ni

(1) *Sit cura elocutionis quàm maxima, dum sciamus tamen nihil verborum causa esse faciendum, cùm verba ipsa rerum gratiâ sint reperta.* Quintil. *Procem.* lib. VIII.

Quibus (verbis) solum à natura sit officium attributum, servire sensibus. Quintil. *lib.* XII. *cap.* 10.

(2) *Quid est tam furiosum quàm verborum vel optimorum atque ornatissimorum sonitus inanis, nulla subjecta sententia nec scientia.* Cicer. *Orat.* lib. I. n. 51.

(3) *Curam ego verborum, rerum volo esse solicitudinem.* Quintil. *Procem.* lib. VIII.

recherchées, et comme amenées par force, pour faire montre d'esprit, mais qu'elles naissent toujours du fonds même de la matière qui y est traitée, dont elles paroissent inséparables, qu'on ne voit pas comment les choses auroient pu se dire autrement, et que chacun s'imagine qu'il les auroit dites de la même manière. Un exemple rendra ces observations plus sensibles.

Combat des Horaces et des Curiaces.

LA description de ce combat est, sans contestation, un des plus beaux endroits de Tite-Live (*lib.* I. *n.* 25.), et des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des pensées naturelles et ingénieuses. Pour en bien connoître l'art et la délicatesse, il ne faut que la réduire à un récit tout simple, en n'omettant aucune des circonstances essentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différens chiffres pour les mieux distinguer, et pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

1. *Fœdere icto trigemini, sicut convenerat, arma capiunt.* 2. *Statim in medium inter duas acies procedunt.* 3. *Consederant utrinque pro castris duo exercitus, in hoc spectaculum totis animis intenti.* 4. *Datur signum, infestisque*

armis terni juvenes concurrunt. 5. *Cùm aliquandiu inter se æquis viribus pugnassent; duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt.* 6. *Illi superstitem Romanum circumsistunt. Fortè is integer fuit. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret.* 7. *Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cùm respiciens videt magnis intervallis sequentes : unum haud procul ab sese abesse; in eum magno impetu redit, eumque interficit.* 8. *Mox properat ad secundum eumque pariter neci dat.* 9. *Jam æquato marte singuli supererant, numero pares, sed longè viribus diversi.* 10. *Romanus exultans,* DUOS, *inquit,* FRATRUM MANIBUS DEDI, TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. *Tum gladium supernè illius jugulo defigit : jacentem spoliat.* 11. *Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt.* 12. *Inde ex utraque parte suos sepeliunt.*

Il s'agit d'étendre ce récit, et de l'enrichir de pensées et d'images, qui intéressent et qui frappent vivement le lecteur, et lui rendent cette action si présente, qu'il s'imagine, non la lire, mais la voir de ses propres yeux, en quoi

consiste la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que consulter la nature; en bien étudier les mouvemens; examiner attentivement ce qui a dû se passer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains; et peindre chaque circonstance avec des couleurs si vives, mais si naturelles, qu'on s'imagine assister à ce combat. C'est ce que Tite-Live fait d'une manière merveilleuse.

1. *Fœdere icto trigemini, sicut convenerat, arma capiunt.*

1. Le traité conclu, les trois frères de côté et d'autre prennent les armes, comme on en étoit convenu.

2. *Cùm sui utrosque adhortarentur, deos patrios, patriam, ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus; feroces et suopte ingenio, et pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.*

2. Pendant que chaque parti exhorte les siens à bien faire leur devoir, en leur représentant que les dieux, la patrie, leurs pères et leurs mères, tout ce qu'il y avoit de citoyens dans la ville et dans l'armée, ont les yeux attachés sur leurs armes et sur leurs bras; ces généreux athlètes, pleins de courage par eux-mêmes, et animés encore par de si puissantes exhortations, s'avancent au milieu des deux armées.

Il étoit naturel que chaque parti exhortât les siens, et leur représentât que la patrie entière

étoit attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle, mais le devient bien plus par la manière dont elle est tournée. Une exhortation plus longue seroit froide et languissante. En lisant les derniers mots, on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble et intrépide fierté.

3. *Consederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis præsentis quàm curæ expertes: quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur.*

3. Elles étoient rangées de côté et d'autre autour du champ de bataille, exemptes à la vérité du péril présent, mais non pas d'inquiétude, parce qu'il s'agissoit de savoir lequel des deux peuples commanderoit à l'autre, et que la valeur d'un si petit nombre de combattans alloit décider de leur sort. Occupés de ces pensées, et dans l'attente inquiète de ce qui alloit arriver, ils donnent donc toute leur attention à un spectacle qui ne pouvoit pas ne les point alarmer.

Rien ne convenoit mieux ici que cette pensée, *periculi magis præsentis quàm curæ expertes:* et Tite-Live en apporte aussitôt la raison. Quelle image ces mots, *erecti suspensique*, peignent à l'esprit!

4. *Datur signum, infestisque armis, velut acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum sunm, publicum imperium servitiumque obversatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu increpuere arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit; et neutro inclinata spe, torpebat vox spiritusque.*

4. On donne le signal : et ces braves héros marchent trois à trois les uns contre les autres, portant en eux six le courage de deux grandes armées Insensibles de part et d'autre à leur propre péril, ils n'ont devant les yeux que la servitude ou la liberté de leur patrie, dont le sort désormais dépend uniquement de leur courage. Dès qu'on entendit le choc de leurs armes, et qu'on vit briller leurs épées, les spectateurs saisis de crainte et d'alarme, sans que l'espérance penchât encore de part ou d'autre, restèrent tellement immobiles, qu'on eût dit qu'ils avoient perdu l'usage de la voix et de la respiration.

On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des combattans. Ces trois frères étoient de part et d'autre comme des armées entières, et en avoient le courage : insensibles à leur propre péril, ils ne s'occupoient que de la destinée publique, confiée uniquement à leurs bras : deux pensées magnifiques et puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui

suit, sans se sentir encore saisi d'horreur et de frissonnement, aussi bien que les spectateurs du combat? Ici les expressions sont toutes poëtiques; et on fait remarquer aux jeunes gens que ces expressions poëtiques, dont il ne faut user que rarement et avec sobriété, étoient appelées par la grandeur même du sujet, et par la nécessité d'égaler par les termes, le merveilleux du spectacle.

Ce morne et triste silence, qui les tenoit tous comme suspendus et immobiles, se changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces: de l'autre côte, les Romains demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude. Alarmés et tremblans pour celui des Horaces qui restoit seul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de son péril. N'étoit-ce pas là la véritable disposition des deux armées après la chute des deux Romains? et le tableau qu'en fait Tite-Live n'est-il pas copié d'après nature?

5. *Consertis deinde manibus, cùm jam non motus tantùm corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque et sanguis spectaculo essent; duo Romani super alium alius, vulnera-*

5. Ensuite, lorsqu'en étant venus aux mains, ce ne fut plus seulement le mouvement des bras et l'agitation des armes qui servirent de spectacles, mais qu'on aperçut des blessures, et qu'on vit couler le sang, deux Ro-

tis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum casum cùm conclamasset gaudio Albanus exercitus, romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimes vice unius quem tres Curiatii circumsteterant.

mains tomberent morts aux pieds des Albains, qui tous trois avoient été blessés. A leur chute, l'armée ennemie poussa de grands cris de joie, pendant que de l'autre côté les légions romaines demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude, tremblant pour le Romain qui étoit resté seul, et que les trois Albains avoient entouré.

Je rapporterai le reste de ce récit sans presque y faire aucune réflexion, pour éviter une ennuyeuse longueur. Je dois seulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, aussi bien que de l'histoire en général, selon la judicieuse remarque de Cicéron (1), c'est la merveilleuse variété qui y règne partout, et les divers mouvemens de crainte, d'in-

(1) *Multam casus nostri tibi varietatem in scribendo suppeditabunt, plenam cujusdam voluptatis quæ vehementer animos hominum in legendo scripto retinere possit: Nihil est enim aptius ad delectationem lectoris, quam temporum varietates fortunæque vicissitudines.... Ancipites variique casus habent admirationem, expectationem, lætitiam, molestiam, spem, timorem. Si verò exitu notabili concluduntur, expletur animus jucundissimæ lectionis voluptate.* Cicer. *Epist.* 12. lib. V. *ad Famil.*

quiétude, d'espérance, de joie, de désespoir, de douleur, causés par des changemens subits et des vicissitudes inopinées, qui réveillent l'attention par une agréable surprise, qui tiennent jusqu'à la fin l'esprit du lecteur comme en suspens, et qui, par cette incertitude même, lui procurent un plaisir incroyable, surtout quand le récit se termine par un événement intéressant et singulier. Il sera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui suit.

6. *Fortè is integer fuit; ut universis solus nequaquam par, sic adversus singulos ferox. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret.*

6. Heureusement il étoit sans blessure; ainsi trop foible contre tous ensemble, mais plus fort que chacun d'eux, il use d'un stratagème qui lui réussit. Pour diviser ses ennemis, il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivront plus ou moins vîte, selon qu'il leur restoit plus ou moins de force.

7. *Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cùm respiciens videt magnis intervallis sequentes: unum haud procul ab sese abesse. In eum magno impetu redit. Et, dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis ut opem ferant fratri, jam Horatius*

7. Déjà il étoit assez loin de l'endroit où l'on avoit combattu, lorsque tournant la tête il voit les Curiaces à une assez grande distance les uns des autres, et l'un d'eux tout proche de lui. Il revient sur celui-ci de toute sa force: et tandis que l'armée d'Albe crie à ses frères

cæso hoste victor secundam pugnam petebat.

de le secourir, déjà Horace, vainqueur de ce premier ennemi, court à une seconde victoire.

8. *Tum clamore, qualis ex insperato faventium solet, Romani adjuvant militem suum : et ille defungi prælio festinat. Priùs itaque quàm alter, qui nec procul aberat, consequi posset, et alterum Curiatium conficit.*

8. Alors les Romains animent leur guerrier par des cris, tels que le mouvement subit d'une joie inespérée en fait pousser, et lui de son côté se hâte de mettre fin au second combat. Avant donc que l'autre, qui n'étoit pas fort éloigné, eût pû l'atteindre, il couche son ennemi par terre.

9. *Jamque æquato marte singuli supererant, sed nec spe nec viribus pares. Alterum intactum ferro corpus, et geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant : alter, fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit.*

9. Il ne restoit plus de chaque côté qu'un combattant : mais si le nombre étoit égal, les forces et l'espérance ne l'étoient pas. Le Romain sans blessure, et fier d'une double victoire, marche plein de confiance à ce troisième combat. L'autre au contraire, affoibli par le sang qu'il a perdu, et épuisé par la course, se traîne à peine ; et déjà vaincu par la mort de ses frères, comme une victime sans défense, présente la gorge à son vainqueur. Aussi ne fut-ce point un combat.

Quelle beauté d'expressions et de pensées ! Quelle vivacité d'images et de descriptions !

10. *Romanus exultans*, duos, *inquit*, fratrum manibus dedi : tertium causæ belli hujus-ce, ut Romanus Albano imperet, dabo. *Malè sustinenti arma, gladium supernè jugulo defigit : jacentem spoliat.*

10. Horace, triomphant déjà par avance : *J'ai immolé*, dit-il, *les deux premiers aux manes de mes frères ; j'immolerai le troisième à ma patrie, afin que Rome devienne maîtresse d'Albe, et lui fasse la loi.* A peine Curiace pouvoit-il soutenir ses armes : il lui enfonce son épée dans la gorge, et ensuite le dépouille.

11. *Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eo majore cum gaudio, quo propiùs metum res fuerat.*

11. Les Romains reçoivent Horace dans leur camp avec une joie et une reconnoissance d'autant plus vives, qu'ils avoient été plus près du danger.

12. *Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur ; quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti.*

12. Après cela, chaque parti songe à ensevelir les siens, mais avec des dispositions bien différentes ; les Romains étant devenus maîtres de leurs ennemis, et les Albains se voyant soumis à une domination étrangère.

Je ne sais s'il y a rien plus capable de former le goût des jeunes gens et pour la lecture des

auteurs, et pour la composition, que de leur proposer de pareils endroits, et de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornemens, et les réduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par-là, comment il faut trouver des pensées, et comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples latins et françois, et qui sont tirées de son livre sur la *Manière de bien penser*.

Différentes réflexions sur les pensées.

I. LA vérité est la première qualité, et comme le fondement des pensées. Les plus belles sont vicieuses, ou plutôt celles qui passent pour belles et qui semblent l'être, ne le sont pas en effet, si ce fonds leur manque (*page* 9.).

Les pensées sont les images des choses, comme les paroles sont les images des pensées : et penser, à parler en général, c'est former en soi la peinture d'un objet ou spirituel ou sensible. Or, les images et les peintures ne sont véritables, qu'autant qu'elles sont ressemblantes : ainsi une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidellement; et elle est fausse, quand elle les fait

voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes (*Ibid.*).

La vérité, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici. Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait ce que nous appelons la justesse de la pensée; c'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, et qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte; les pensées sont justes aussi, quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent; de sorte qu'une pensée juste est, à parler proprement, une pensée vraie de tous les côtés et dans tous les jours qu'on la regarde (*page* 41.).

Nous en avons un bel exemple dans l'épigramme latine sur Didon, qui a été traduite si heureusement en notre langue. Pour la bien entendre, il faut supposer ce que raconte l'histoire, que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses après que Sichée eut été tué; et ce que feint la poësie, qu'elle se tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Infelix Dido, nulli bene nupta marito:
Hoc pereunte, fugis; hoc fugiente, peris.

Auson.

Pauvre Didon, où t'a (1) réduite
De tes maris le triste sort ?
L'un, en mourant, cause ta fuite ;
L'autre, en fuyant, cause ta mort.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours si justes soient essentiels à la justesse. Elle ne demande pas toujours tant de symétrie, ni tant de jeu : il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, et que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne.

Plutarque, qui étoit un esprit solide, condamne la pensée fameuse d'un historien, sur l'incendie du temple d'Ephèse : *Qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique, consacré à Diane, eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde, parce que la déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il est surprenant que Cicéron (2) trouve cette pensée jolie, lui qui pense et juge

(1) On a remarqué ici une faute contre la langue, qui demande *réduit* au masculin, parce que le nominatif est après le verbe.

(2) *Concinnè, ut multa, Timæus ; qui cùm in historia dixisset, qua nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse : adjunxit, minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo.* Cicer. *de Nat. deor.* lib. II. n. 69.

toujours sainement. Mais il est encore plus surprenant que Plutarque, ce censeur si austère, ait oublié sa sévérité, en ajoutant que la réflexion de l'historien est si froide, qu'elle suffisoit pour éteindre l'incendie (*pages* 49 et 50.).

Quintilien se moque avec raison de quelques orateurs qui disoient, comme quelque chose de beau, *Que les grands fleuves étoient navigables à leur source;* et, *Que les bons arbres portoient du fruit en naissant.* Ces (1) comparaisons peuvent éblouir d'abord, et elles étoient fort vantées du temps de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnoît le faux (*page* 72.).

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées, à force d'être vraies, sont quelquefois triviales : et pour ce sujet, Cicéron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines et si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles et si peu communes : *Sententiæ Crassi tam integræ* (2), *tam veræ, tam novæ.* C'est-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose

(1) *Quorum utrumque in iis est, quæ me juvene ubique cantari solebant : Magnorum fluminum navigabiles fontes sunt : et, generosioris arboris statim planta cum fructu est.* Quintil. *lib.* VIII. *cap.* 3.

(2) Cicer. *de Orat.* lib. II. n. 188.

qui le frappe et le surprenne.... La vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices: elle la soutient et la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément et même de la délicatesse dans les maisons bien bâties; et c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La vérité, qui plaît tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici; et cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

La mort n'épargne personne. Voilà une pensée fort vraie; mais c'est une pensée bien simple et bien commune. Pour la relever, et la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la manière qu'Horace et Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainsi:

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas, Regumque turres. Carm. *lib.* I. *od.* 4.

« La mort renverse également les palais des rois, et les cabanes des pauvres. »

Le second prend un autre tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Le tour du poëte latin est plus figuré et plus vif ; celui du poëte françois est plus naturel et plus fin : il y a de la noblesse dans l'un et dans l'autre (*pages* 75. 78. 79.).

1°. [Ce qui relève surtout un discours], ce sont les pensées (1) qui ont de l'élévation, et qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. La sublimité, la grandeur, dans une pensée, sont justement ce qui emporte et ce qui ravit, pourvu que la pensée convienne au sujet ; car c'est règle générale, qu'il faut penser selon la matière qu'on traite ; et rien n'est moins raisonnable (2) que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes (*page* 80.).

Vous n'avez reçu rien de plus grand de la fortune (3), *que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes ; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire.* C'est à César que parle ainsi l'orateur romain ; et

(1) *Non ad persuasionem, sed ad stuporem rapiunt grandia.* Long. *de Sublimi.* sect. 1.

(2) *A sermone tenui sublime discordat, fitque corruptum, quia in plano tumet.* Quintil. *lib.* VIII. *cap.* 3.

(3) *Nihil habet nec fortuna tua majus, quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàm plurimos.* Cicer. *Orat. pro Lig.* n. 38.

voici comme un historien parle de ce dernier : *Il n'a dû son élévation qu'à lui-même* (1); *et son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avoient sur elles par la valeur.* Mais le vieux Sénèque dit quelque chose de plus magnifique, en disant (2) que *Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple romain égal à son empire* (pag. 83 et 84.).

Cicéron parle bien noblement de César, en disant (3) qu'il n'étoit pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemands; que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies, quand les fleuves les plus profonds seroient à sec, l'Italie n'auroit rien à craindre; et que les belles actions, les victoires de César la défendoient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même (*p.* 87.).

Pompée ayant défait Tigranes, roi d'Armé-

(1) *Omnia incrementa sua sibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne, quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur.* Vell. Paterc. *lib.* II.

(2) *Illud ingenium quod solum populus romanus par imperio suo habuit.* Senec. *Controv.* lib. I.

(3) *Perfecit ille, ut, si montes resedissent, amnes exaruissent, non naturæ præsidio, sed victoria sua rebusque gestis Italiam munitam haberemus.* Cicer. *Contra. Pis.* n. 62.

nie, ne le souffrit pas long-temps à ses pieds, et lui remit sa couronne sur la tête. *Il le rétablit en sa première fortune* (1), *jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des rois que de les vaincre* (page 88.).

L'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, Henriette de France, et celle de la duchesse d'Orléans, Henriette Anne d'Angleterre (par Bossuet), sont pleines de ces pensées qu'Hermogène nomme majestueuses.

« Son grand cœur a surpassé sa naissance : toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle.

» Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savoit persuader et convaincre aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. »

« Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées (c'est de Charles I., roi d'Angleterre, dont parle l'auteur), si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible et injuste étant captif (*page* 105.). »

Ces sortes de pensées portent la conviction

(1) *In pristinum fortunæ habitum restituit : æquè pulcrum esse judicans, et vincere reges, et facere.* Val. Max. *lib.* V. *cap.* 1.

avec elles, entraînent comme par force notre jugement, remuent nos passions, et nous laissent l'aiguillon dans l'ame.

2°. Voilà donc une première espèce de pensées, qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles et extraordinaires. Celles de la seconde espèce sont les agréables, qui surprennent et qui frappent quelquefois autant que les nobles et les sublimes; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la noblesse et par la sublimité..... Les pensées sublimes sont aussi agréables; mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractère. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand qui charme toujours l'esprit; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, est, comme en certaines peintures, quelque chose de doux, de tendre et de gracieux. C'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace (*Satyr.* 10. *lib.* 1.) donne à Virgile, et qui ne consiste pas dans ce que nous appelons plaisant, mais dans je ne sais quelle grâce qu'on ne sauroit définir en général, et dont il y a plus d'une sorte (*page* 131 et 132.).

Les comparaisons tirées des sujets choisis et délicieux font des pensées agréables, de même que celles qu'on tire des grands sujets font des

pensées nobles. « Il me paroît, dit Costar, que c'est un grand avantage d'être porté au bien sans nulle peine; et il me semble que c'est un ruisseau tranquille, qui suivant sa pente naturelle, coule sans obstacle entre deux rives fleuries. Je trouve au contraire que ces gens vertueux par raison, qui font quelquefois de plus belles choses que les autres, sont de ces jets-d'eau où l'art fait violence à la nature, et qui après avoir jailli jusques au ciel, s'arrêtent bien souvent par le moindre obstacle. » C'est encore penser joliment que de dire avec Balzac d'une petite rivière : « Cette belle eau aime tellement ce pays, qu'elle se divise en mille branches, et fait une infinité d'îles et de tours, afin de s'y amuser davantage. (*p.* 137. 138.). »

Les fictions ingénieuses ne font point un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées. . . . Pline le jeune exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusques dans la chasse, lui dit (1) que l'exercice du corps réveille

(1) *Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique sylvæ, et solituda, ipsumque illud silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt.... Experieris non Dianam magis in montibus quam Minervam inerrare.* Plin. *lib.* I. *epist.* 6.

l'esprit : que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses aident fort bien à penser : et enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts et les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit (1) d'abord qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il étoit assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant et marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vides, il rapportât au moins ses tablettes pleines.

Cela est pensé joliment : mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons et sur les montagnes (*pages* 139. 140.).

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, surtout dans les pensées doubles qui ont deux sens, et comme deux faces : car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, et qui se contredit en apparence, est très-élégante. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens, et qu'une mère inhumaine n'est pas

(1) *Ad retia sedebam : erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus et pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem.* Ibid.

mère. Sénèque (1), qu'une grande fortune est une grande servitude : Tacite, (2) qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses et d'actions serviles pour régner. Horace parle (3) d'une folle sagesse, d'une paresse empressée, et d'une concorde discordante. Quelqu'un a dit, que les rois sont esclaves sur le trône ; que le corps et l'ame sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter, et deux amis qui ne se peuvent souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé et de la gaieté, est que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité, qui avoit de l'esprit infiniment, et avec laquelle il étoit en commerce : Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de ses lettres, ni si humble que lorsque j'y veux répondre (*p.* 146).

Cependant il ne faut pas croire qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillans et qui aient du jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste, cette naïveté, dans je ne sais quel air simple et ingénu, mais spirituel et raisonnable, tel qu'est celui

(1) *Magna servitus est magna fortuna.* Senec. *de Consol. ad Polyb.*

(2) *Omnia serviliter pro dominatione.* Tacit. *Hist.* lib. I.

(3) *Insanientis dum sapientiæ consultus erro... Strenua nos exercet inertia..... Rerum concordia discors.* Horat.

d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit (*page* 150).

3. Il y a une troisième espèce de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix, viennent de ce qu'elles sont délicates... On peut dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, et comme la fleur de l'esprit... Il faut, à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par rapport à celle des ouvrages naturels. Les plus délicats (1) sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit, et dont la matière presque imperceptible fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse. Tel est un insecte parfaitement bien formé, et d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vue, selon l'auteur de l'histoire naturelle (*pages* 158 *et* 160).

Disons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, et que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué. Il semble d'abord (1) qu'elle le cache en partie, afin

(1) *Rerum natura nusquam magis, quàm in minimis, tota.* Plin. *lib.* XI. *cap.* 2.

In arctum coacta rerum naturæ majestas, multis nulla sui parte mirabilior. Ibid. *lib.* XXXVII. *Procem.*

qu'on le cherche et qu'on le devine : ou du moins elle le laisse seulement entrevoir (1), pour nous donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'esprit. Car comme il faut avoir de bons yeux, et employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes et les microscopes, pour bien voir les chefs-d'œuvre de la nature, il n'appartient qu'aux personnes intelligentes et éclairées, de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystère est comme l'ame de la délicatesse des pensées : en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fond ni dans le tour, et qui se montrent toutes entières à la première vue, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sais quoi au sublime et à l'agréable. Des exemples rendront la chose plus claire (*pages* 160. 161).

Pline le panégyriste dit à son prince qui avoit refusé long-temps le titre de père de la patrie, et qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *Vous êtes le seul* (2) *à qui il soit arrivé d'être père de la patrie, avant que de le devenir* (page 162).

(1) *Auditoribus grata sunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine suo delectantur, et gaudent, non quasi audiverint, sed quasi invenerint.* Quintil. *lib.* VIII. *cap.* 2.

(2) *Soli omnium contigit tibi, ut pater patriæ esses, antequam fieres.*

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ses inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoya des blés en abondance au secours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre. *Le Nil*, dit Pline (1), *n'a jamais coulé plus abondamment pour les Romains* (page 163).

Le même auteur dit sur l'entrée de Trajan dans Rome : *Les uns publioient* (1) *après vous avoir vu, qu'ils avoient assez vécu ; les autres, qu'ils devoient encore vivre* (page 165).

Il y a beaucoup de délicatesse dans la réflexion de Virgile sur l'imprudence ou la foiblesse d'Orphée, qui en ramenant sa femme des enfers, la regarda, et la perdit au même moment : *Folie pardonnable à la vérité* (3), *si les dieux des enfers savoient pardonner* (page 178) !

Il n'y en a pas moins dans la louange que Cicéron donne à César : *Vous avez coutume* (4) *de n'oublier rien que les injures* (page 209).

Outre la délicatesse des pensées qui sont pu-

(1) *Nilus Ægypto quidem sæpe, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit.*

(2) *Alii se satis vixisse, te viso, te recepto : alii nunc magis esse vivendum prædicabant.*

(3) *Cùm subita incautum dementia cepit amantem :*
Ignoscenda quidem, scirent qui ignoscere manes.
Georg. *lib.* IV.

(4) *Oblivisci nihil soles, nisi injurias.* Cicer. *Orat. pro Ligar.* n. 35.

rement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, et où l'affection a plus de part que l'intelligence. *Je ne vous verrai plus jamais* (1), dit un poëte au sujet de la mort d'un frère qu'il aimoit passionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frère, vous qui m'étiez plus cher que la vie ; mais je vous aimerai toujours.* Un autre (2) parle ainsi d'une personne qui lui étoit extrêmement chère : *Dans les lieux les plus solitaires et les plus déserts, vous êtes pour moi une grande compagnie.* Mais rien n'est plus délicat que les plaintes d'une tourterelle qu'on fait parler dans un dialogue en vers. Le dialogue est entre un passant et la tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Pages 213. 216. 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également sensée et spirituelle du père Bouhours,

(1) *Nunquam ego te vitâ frater amabilior. Aspiciam posthac : at certè semper amabo.* Catul.

(2) *In solis tu mihi turba locis.* Tibul.

qui se trouve dans un autre livre qui a pour titre, PENSÉES INGÉNIEUSES. *Ce qu'il y a*, dit il, *de plus délicat dans les pensées et dans les expressions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse* (*et de délicatesse*), *se perd quand on les veut mettre dans une autre langue : à-peu-près comme ces essences exquises, dont le parfum subtil s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre* (page 187).

FIN DU CINQUANTE-QUATRIÈME VOLUME.